

UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS DE TOURS

**TYPOLOGIE DE L'ANALOGIE ET LES
CARACTÉRISTIQUES DE L'ANALOGIE
MORPHOLOGIQUE**

Jie JIANG

Sous la direction de Fabienne TOUPIN

Mémoire de Master 2

Mention : Langues, littératures et civilisations étrangères

Spécialité : Linguistique avancée et interfaces linguistiques

2013-2014

Mes remerciements les plus sincères à

Isabelle Desroses

Martine Boënnec

Nicola Lampitelli

Tiffany Videira

qui m'ont apporté leur soutien précieux

Je remercie vivement

Monsieur Sylvain Gatelais

votre participation à mon jury de soutenance est un grand honneur pour moi

Je tiens tout particulièrement à remercier

Madame Fabienne Toupin

qui m'a fait aimer la linguistique

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 Typologie de l'Analogie.....	3
1.1 L'analogie et la sémiologie	3
1.2 Changements phonétiques	5
1.3 L'analogie phonétique	6
1.4 L'analogie sémantique.....	8
1.5 L'analogie syntaxique	15
1.6 L'analogie morphologique	17
1.6.1 La formule analogique de la quatrième proportionnelle.....	18
1.6.2 Complexité morphologique	23
1.6.3 L'analogie dérivationnelle	27
1.6.4 L'analogie flexionnelle	29
1.6.5 Schématisation de l'analogie morphologique.....	37
1.7 Typologie de l'analogie	39
Chapitre 2 Les Caractéristiques de l'Analogie Morphologique.....	41
2.1 L'analogie, innovatrice et conservatrice.....	41
2.2 Les paléomorphèmes <i>-pone</i> , <i>-pound</i> et <i>-pose</i>	44
2.2.1 Les verbes anglais construits avec <i>-pone</i> , <i>-pound</i> et <i>-pose</i>	44
2.2.2 Etymologie de <i>-pone</i> , <i>-pound</i> et <i>-pose</i>	46
2.2.3 Les effets analogiques et les changements	48
2.3 La périphérie de l'analogie.....	53
2.4 Les six formules analogiques de Kurylowicz.....	56
2.4.1 La formule II.....	57
2.4.2 La formule III.....	59
2.4.3 La formule I	62
2.4.4 La formule IV	65
2.4.5 La formule V.....	74
2.4.6 La formule VI	78
2.5 L'analogie et les changements morphologiques.....	80
Chapitre 3 Conclusion.....	82

Appendice : Inventaire complet des verbes construits avec <i>-pone</i> , <i>-pound</i> et <i>-pose</i> en anglais.....	84
Bibliographie.....	86

Introduction

Le sujet du présent mémoire est l'analogie, en particulier l'analogie morphologique.

L'analogie me fascine parce qu'elle est à la fois concrète et abstraite. Elle est concrète car elle est présente dans notre usage quotidien du langage : on la saisit quand on entend « le problème est solutionné » ou « cette équipe a reconquéri le public ». En même temps, elle est abstraite car il est toujours difficile de délimiter l'étendue des processus analogiques : en anglais, le comparatif de l'adjectif « old » est devenu « older » à cause de l'analogie, mais les anglophones continuent à dire « elder brother ». C'est précisément cet aspect paradoxal de l'analogie qui m'a décidé à la découverte de celle-ci.

Bien que l'analogie soit concrète dans notre usage quotidien du langage, les phénomènes analogiques sont très diversifiés – l'analogie phonétique, l'analogie sémantique, l'analogie syntaxique et l'analogie morphologique. Il est donc essentiel d'établir une typologie qui soit à même de saisir la diversité de l'analogie, et de bien délimiter les différents types d'analogie.

Une fois la typologie de l'analogie établie, on se concentra sur l'analogie morphologique parce que celle-ci montre pleinement l'aspect paradoxal de l'analogie. Tout d'abord, on procèdera à la description des caractéristiques de l'analogie morphologique en s'appuyant sur une étude concrète des trois paléomorphèmes en anglais *-pone*, *-pound*, *-pose*. Ensuite, la périphérie de

l'analogie sera étudiée, et on expliquera pourquoi certains mots résistent bien à l'analogie, comme le verbe « être » en français. Troisièmement, on analysera les six formules analogiques proposées par Kurylowicz pour mieux saisir les implications de l'analogie morphologique dans les changements linguistiques.

Chapitre 1 Typologie de l'Analogie

Dans ce chapitre, on commencera par expliquer pourquoi il est essentiel d'étudier l'analogie dans le cadre de la sémiologie, à savoir dans l'opposition signifiant-signifié. Ensuite, on décrira les changements phonétiques, l'analogie phonétique, l'analogie sémantique et l'analogie syntaxique. Troisièmement, on étudiera de manière détaillée l'analogie morphologique qui est au centre de cette étude.

1.1 L'analogie et la sémiologie

Wanner (2006 : 111-112) a ainsi résumé comment un nouveau phénomène doit être appréhendé :

A new phenomenon needs to be apprehended as either identical or different from something already acquired, since this judgment will determine how it is classified and how it is to be treated by any cognitive processes. Between clear identity and full difference, the cognitive judgment may involve the soft option of the more complex recognition that the new phenomenon is not identical to a previous one, but that its difference is not absolute.

(Ma traduction : « Un nouveau phénomène doit être appréhendé soit comme identique, soit comme différent par rapport à quelque chose de déjà acquis, puisque ce jugement déterminera comment il est classé et comment il sera

traité par les processus cognitifs. Entre l'identité évidente et la différence totale, le jugement cognitif pourrait impliquer l'option flexible d'une reconnaissance plus complexe, c'est-à-dire que le nouvel élément n'est pas identique à un élément déjà acquis, mais la différence n'est pas absolue. »)

Il s'agit donc de classer les nouveaux éléments en fonction de ceux déjà acquis. Ce traitement est évident si le nouvel élément se situe à l'une des deux extrémités : l'identité le mène à l'assimilation en prédisant ce qu'il est, la distinction le mène à la dissimilation en prédisant ce qu'il n'est pas. La classification devient délicate lorsque le nouvel élément se situe entre ces extrêmes, l'apprenant peut se trouver dans un état d'hésitation et l'orientation du processus cognitif n'est plus prévisible.

Le processus de classification ne se limite pas à l'acquisition ; il est impliqué dans toutes les activités linguistiques. Il faut dire que les unités linguistiques se trouvent beaucoup plus souvent au milieu qu'aux deux extrémités ; et c'est la raison pour laquelle l'analogie linguistique est aussi complexe que capricieuse.

Quand on parle de classification, on parle de représentation ; quand on parle de représentation, on entre pleinement dans la sémiologie. C'est dans la sphère de celle-ci qu'on pourrait comprendre l'analogie. Saussure (2005 [1916] : 98-99) décrit ainsi la base sémiologique en linguistique : « *Le signe linguistique unit [. . .] un concept et une image acoustique. [. . .] Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces. [. . .] Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre.* » Dans un souci terminologique, Saussure (2005 [1916] : 99) renomme

les trois notions pour chasser toute ambiguïté : « *Nous proposons de conserver le mot **signe** pour désigner le total, et de remplacer **concept** et **image acoustique** respectivement par **signifié** et **signifiant*** ».

Le lien qui unit le signifiant et le signifié n'est pas établi une fois pour toutes. La langue évolue parce que le lien glisse. Etudier l'analogie, c'est chercher à comprendre certains moteurs du glissement.

1.2 Changements phonétiques

Les changements phonétiques sont étroitement liés à l'analogie, et on voit souvent une relation de complémentarité entre les deux phénomènes.

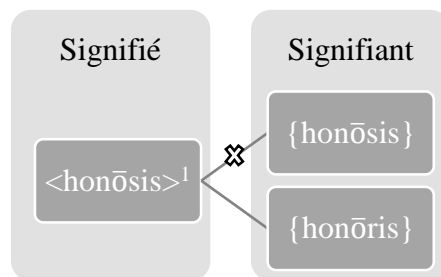
Sur le plan sémiologique, on peut dire que le changement se traduit par un signifié stable d'une part, et un signifiant modifié de l'autre. Il est essentiel que le signifié ne soit pas altéré ; parce que les faits phonétiques ne sauraient toucher le sens.

On crédite souvent les changements phonétiques de la propriété de régularité, par rapport à une analogie capricieuse. La régularité relève de leur relative simplicité, dans la mesure où le niveau du signifié n'est pas affecté, comme on vient de le rappeler. Donc, les changements phonétiques ne concernent que le niveau du signifiant - les caractéristiques du ou des phonème(s) concerné(s) ainsi que son/leur entourage phonétique. Il faut préciser que les caractéristiques pertinentes ne se limitent pas aux caractéristiques articulatoires et acoustiques, les

caractéristiques sociales ne doivent pas être négligées, s'il y a une façon de parler jugée plus prestigieuse que les autres dans une communauté linguistique donnée.

La rotacisation en latin en est un exemple : d'abord /s/ intervocalique a été voisé. Cependant /z/, en tant que le correspondant voisé de /s/, « n'a pas été maintenu dans le système phonique du latin », et il est devenu /r/ (Saussure 2005 [1916] : 201). Ainsi, on a créé *honōris* à partir de *honōsis*, et le dernier a été remplacé par le premier¹.

1)



1.3 L'analogie phonétique

Si un signifiant n'en attire un autre vers lui que parce que les deux sont phonétiquement semblables, on a affaire à l'analogie phonétique.

Le barbarisme (*malapropism* en anglais) en est un exemple parfait:

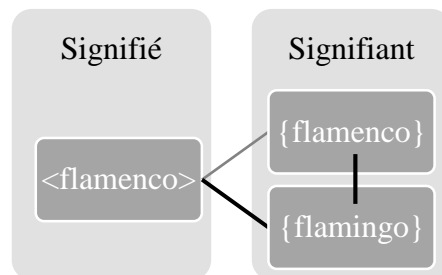
¹ Les signifiants, dont la transcription est en orthographe usuelle, sont placés entre { } ; et le signifié se met entre < >, qui peut se lire comme *l'idée de* . . .

2) *Danse a **flamingo** (au lieu de **flamenco**)*

(www.oxforddictionaries.com/definition/english/malapropism)

D'un côté, on a une espèce d'oiseau - *flamingo* (*flamant* en français), de l'autre, on a un genre de musique et de danse - *flamenco*. Il n'y a rien au niveau du signifié qui puisse expliquer ce rapprochement, la force d'association se situant au niveau du signifiant :

3)



Malgré une représentation sémiologique semblable, l'analogie phonétique diffère des changements phonétiques sur plusieurs points : tout d'abord, elle fonctionne de manière sporadique, on la trouve surtout dans des cas isolés, alors que les changements phonétiques fonctionnent de manière systématique, comme la rotacisation qui touche tous les /s/ en position intervocalique en latin. Deuxièmement, quand on parle des changements phonétiques, on se concentre surtout sur un phonème, comme le /s/ dans le cas de la rotacisation ; mais il faut une séquence de phonèmes semblables pour que l'analogie phonétique puisse avoir lieu - celle que partagent *flamingo* et *flamenco*, selon *Cambridge Dictionaries Online*, est /fləm_ŋ_əv/ en anglais britannique et /fləm_ŋ_ou/ en anglais américain. Troisièmement, les changements phonétiques sont directionnels, *honōris* chasse

honōsis, pas l'inverse ; l'analogie phonétique est plus aléatoire, rien n'empêche qu'un locuteur dise « a flamenco is flying ».

1.4 L'analogie sémantique

Si l'analogie est basée sur les forces associatives, l'analogie sémantique regroupe toutes celles par lesquelles des liens s'établissent au niveau du signifié.

Le premier type d'analogie sémantique est l'analogie synonymique. Selon Kroesch (1926 : 39) : « *A word **X** with a meaning **A**, develops from this a meaning **B**. Thereupon a word **Y** also with a meaning **A**, a synonym, being associated with **X** likewise develops the meaning **B**.* » (ma traduction : « *Un mot **X** avec un sens **A**, développe un sens **B** à partir du premier sens. Un mot **Y** avec un sens **A** aussi, un synonyme, étant associé à **X**, développe le sens **B**.* »)

Utilisant le schéma mentionné dessus, Kroesch (1926 : 39) explique comment le verbe anglais *stuff* a pris le sens « *tromper* » :

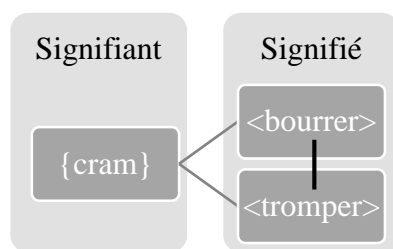
- i. D'abord, le verbe *cram*, qui signifie « bourrer », a développé le sens de « tromper ».
- ii. Ensuite, le verbe *stuff*, par le biais du signifié commun « bourrer », s'est associé à *cram* ; et il a ainsi développé le sens de « tromper ».

Kroesch raisonne à partir de l'opposition mot-sens, ou en termes sémiologiques l'opposition signe-signifié. Dans la mesure où le signifié fait partie

du signe, cette opposition n'est pas nette et elle crée une ambiguïté. Quand il dit « . . . un mot *Y* . . . étant associé à *X* », s'agit-il d'une association *Y* (*signe entier*) - *signe X* (*signe entier*) ? Ou d'une association des signifiants {*Y*} - {*X*} ? Ou d'une association des signifiés <*Y*> - <*X*> ? À mon avis, une simple association des signifiés suffit pour déclencher l'analogie sémantique.

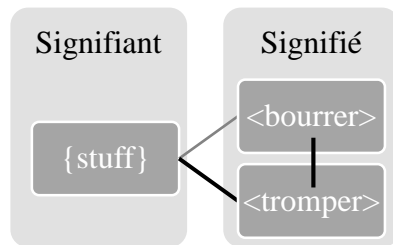
On reprend l'exemple supra de Kroesch et essaie d'expliquer son observation par l'idée d'une simple association des signifiés. Le signifiant {cram} s'est d'abord associé à un nouveau signifié <tromper>, lequel a donc ainsi été associé à l'autre signifié <bourrer>.

4)



Ensuite, le signifiant {stuff}, dans la paire {stuff} - <bourrer>, s'est donné le signifié <tromper> par le biais du lien <bourrer> - <tromper>.

5)



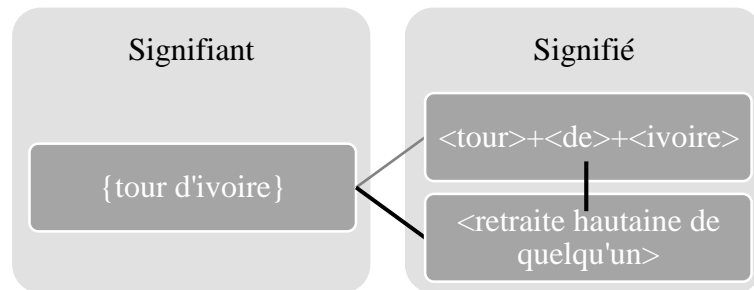
C'est seulement à la deuxième étape qu'il y a à proprement parler analogie. Comme on le voit, le mot *cram* n'y est pas forcément présent pour s'associer avec le mot *stuff* (bien qu'il puisse l'être), le lien au signifié suffit.

Le deuxième type d'analogie sémantique partage le même processus psychologique que l'analogie synonymique, sauf que le facteur qui le déclenche vient de l'extérieur - par opposition aux synonymes venant de la même langue. On peut le nommer « l'emprunt sémantique », ou le « calque » selon Tournier (1993 : 150) :

*On emprunte le signifié de la lexie étrangère, mais non pas le signifiant, que l'on remplace par celui de la traduction littérale de la lexie d'origine, comme dans ces exemples [en anglais] calqués sur le français : **flea-market**, **gild the pill**, **ivory tower**.* (Tournier 1993 : 150)

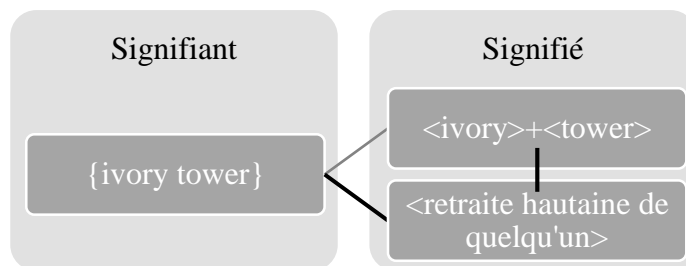
Prenons l'exemple *ivory tower* pour illustrer le processus. Il s'agit tout d'abord d'une innovation sémantique qui est propre au français : une combinaison de trois signifié <tour>+<de>+<ivoire> a développé un sens figuré « retraite hautaine de quelqu'un » (www.larousse.fr/dictionnaires/francais, s.v. *tour d'ivoire*).

6)



Dès que le lien s'est établi au niveau du signifié, rien n'empêche un bilingue français-anglais de l'introduire en anglais par le moyen d'une « traduction littérale de lexie d'origine » : <tour>+<de>+<ivoire> → <ivory>+<tower>.

7)



Kroesch (1926 : 44) s'est interrogé sur une question plus frappante en ce qui concerne l'emprunt sémantique :

*Which is more likely, to hold that Skt. **lābhate** (Gk. **λαμβάνω**); Lat. **prehendo, capio**; Goth. **fāhan** (**gafāhan**); OHG. **grīfan**; NHG. **fassen**; ON. **taka**; NE. **grasp**, etc., all developed the meaning 'comprehend' spontaneously from 'grasp'; or that the idea 'grasp : comprehend', once established in one IE. dialect, spread through borrowing to the neighboring dialects?*

(Ma traduction : « *Qu'est-ce qui est le plus probable, maintenir que le sanskrit **lābhate** (le grec **λαμβάνω**) ; le latin **prehendo, capio** ; le gothique **fāhan** (**gafāhan**) ; le vieux haut-allemand **grīfan** ; le haut-allemand moderne **fassen** ; le vieux-norrois **taka** ; l'anglais contemporain **grasp**, etc., tous ont développé le sens 'comprendre' spontanément de 'saisir' ; ou que l'idée de 'saisir : comprendre', une fois établie dans un IE. dialecte, s'est répandue vers les dialectes voisins par la voie de l'emprunt ? »)*

Le troisième type d'analogie sémantique fonctionne de manière beaucoup plus souple : au lieu de construire un lien entre deux signifiés précis, on le construit entre deux groupes de signifiés. Par exemple, dans les jargons militaires, il est banal de dénommer les armes par des noms de personnes.

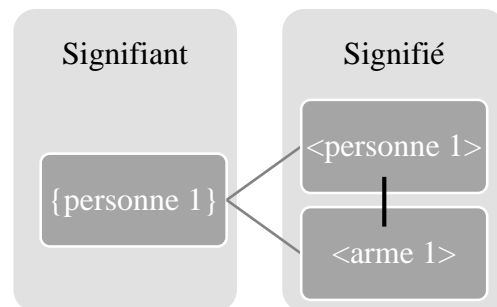
In the German we have here expressions like : der lange Max, der liebe Fritz, der schöne Georg, die dicke Berta, die faule Grete, sanfter Heinrich, wilde Marie, etc. ; or for the French bayonet e.g. Rosalie, Charlotte, Eugene, Eusebe, Gaspard, grosse Julie, etc. Here the use of the name of one person for an instrument of war led to the analogical use of other names for other instruments of war. (Kroesch 1926 : 42)

(Ma traduction : « *En allemand, nous avons des expressions comme der lange Max, der liebe Fritz, der schöne Georg, die dicke Berta, die faule Grete, sanfter Heinrich, wilde Marie, etc. ; ou pour la baïonnette française e.g. Rosalie, Charlotte, Eugene, Eusebe, Gaspard, grosse Julie, etc. Ici*

l'usage des noms de personne pour un instrument de guerre entraîne l'usage analogique des autres noms pour les autres instruments de guerre. »)

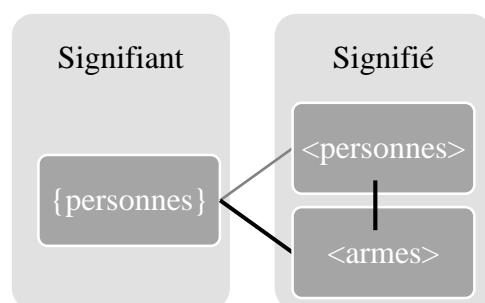
En ce qui concerne le processus, il y a d'abord un lien qui s'est construit entre l'idée associée à un nom de personne précis, à sa dénotation (ou toutes les impressions qu'un nom pourrait vous donner, ses connotations) et celle d'une arme précise ; ce lien est au niveau du signifié.

8)



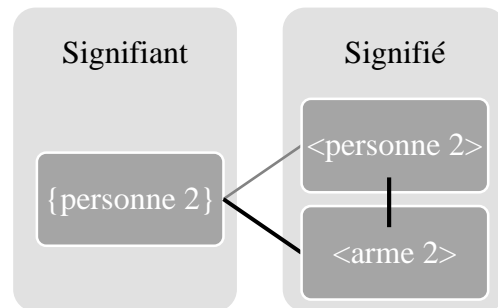
Ensuite, le lien s'est élargi, et il a relié des noms de personnes en général à celle d'armes en général :

9)



Dès que le lien est bien établi, un autre nom de personne et une autre arme ont toutes les chances d'entrer dans le schéma :

10)



En fin de compte, ce qui est établi, c'est une liste de noms désignant une liste d'armes.

Dans la mesure où l'élargissement du lien requiert une forte connivence communautaire, il se produit souvent dans une communauté compacte (l'armée), et il concerne surtout les choses qui y sont très communes (les armes).

Voici trois types d'analogie sémantique : l'analogie synonymique, l'emprunt sémantique et l'analogie sémantique avec un lien élargi. Alors que les changements phonétiques et l'analogie phonétique ne touchent que les signifiants, l'analogie sémantique ne touche que les signifiés. De plus, les changements phonétiques consistent à chasser un signifiant en en instaurant un autre ; l'analogie sémantique aboutit à la coexistence de deux signifiés liés.

1.5 L'analogie syntaxique

L'analogie syntaxique concerne la réorganisation de l'ordre des mots déclenchée par des forces associatives, elle peut aussi modifier les mots concernés, comme effet secondaire.

Voici un exemple donné par Wanner (2006 : 130-132). Quand un clitique est gouverné par un infinitif, l'italien connaît deux moyens de linéarisation dans son histoire : soit l'enclise - le clitique est soudé à l'infinitif à la suite de ce dernier ; soit la proclise - il le précède. Pour traduire « *pour le faire* » en italien :

11)

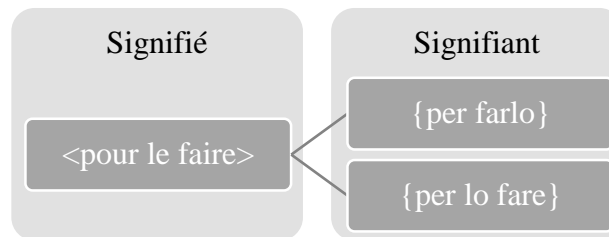
Enclise	préposition + infinitif + clitique (<i>pour faire-le</i>)	<i>per farlo</i>
Proclise	préposition + clitique + infinitif (<i>pour le faire</i>)	<i>per lo fare</i>

On voit une correspondance parfaite dans l'ordre des mots entre le français et l'italien lorsque ce dernier choisit la proclise. Dans la construction de l'enclise, le *e* final du verbe *fare* tombe devant le clitique.

L'italien médiéval préférait nettement l'enclise à la proclise ; mais à l'époque de la Renaissance, on a vu la proclise gagner du terrain ; cette tendance s'est inversée en italien moderne, de telle sorte que l'enclise devient la règle. Donc, le phénomène se résume par une oscillation en trois temps : enclise - proclise - enclise. En termes d'analogie, on peut dire que deux modèles concurrents - enclise

et proclise - exercent leurs propres forces d'attraction, et les locuteurs, selon les époques, se portent soit vers l'un, soit vers l'autre :

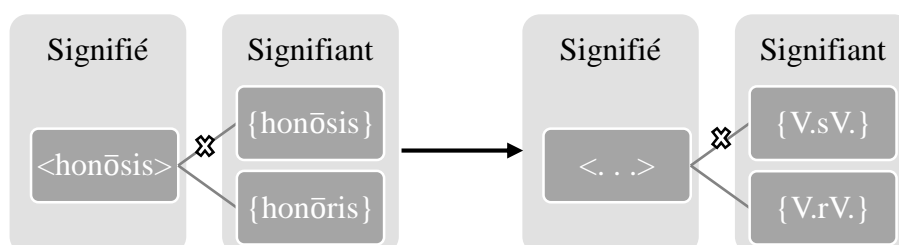
12)



En ce qui concerne la différence entre l'analogie syntaxique et l'analogie sémantique, si on ne considère que l'aboutissement du processus, l'analogie syntaxique réarrange les signifiants, et l'analogie sémantique multiplie les signifiés.

Si on compare le schéma de l'analogie syntaxique et celui des changements phonétiques, on aperçoit une forte ressemblance, mais elle n'est qu'apparente : les changements phonétiques pourraient avoir lieu sans que le locuteur ait la moindre conscience du signifié. Donc, on peut présenter la rotacisation citée précédemment de manière beaucoup plus générale en obscurcissant le signifié (V. signifie *voyelle*) :

13)



En revanche, il faut impérativement que le locuteur soit conscient des signifiés pour que l'analogie syntaxique puisse avoir lieu, parce que la syntaxe

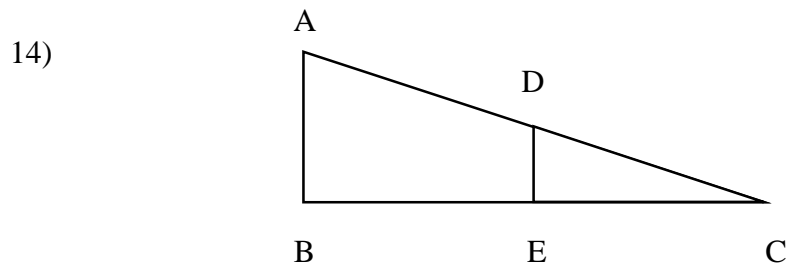
établit des liens entre la forme (les signifiants) et le sens (les signifiés). C'est cette conscience au niveau du signifié qui nous empêche de ranger les signifiants de manière inenvisageable dans la langue en question, et qui nous interdit de dire « *per falore* ».

1.6 L'analogie morphologique

L'analogie morphologique est au cœur de cette étude. On commencera par analyser les mérites et les défauts de la formule analogique de la quatrième proportionnelle. Ensuite, le concept de l'isomorphisme et celui de l'agglutination seront exploités parce qu'ils sont importants pour mieux saisir la spécificité de l'analogie morphologique. Troisièmement, l'analogie morphologique sera analysée en deux parties : l'analogie dérivationnelle et l'analogie flexionnelle.

1.6.1 La formule analogique de la quatrième proportionnelle

Le mot « analogie » vient du mot grec « ἀναλογία », qui signifie « proportion mathématique » (Bailly 2000 : 129). On trouve une application directe de cette définition en géométrie :



Si les triangles ABC et DEC sont semblables, alors ils entrent dans la relation proportionnelle indiquée ci-dessous :

$$15) AB : DE = AC : DC = BC : EC$$

Si on connaît la valeur de DE, AC et DC, on peut en déduire celle de AB :

$$16) AB = DE \times AC \div DC$$

L'analogie, dès son introduction en linguistique, s'inspire directement de son application en mathématiques, et on arrive à la formule analogique de la quatrième proportionnelle :

$$17) \textit{finir} : \textit{fini} = \textit{acquérir} : x$$

$$x = \textit{acquéri}$$

C'est sur le modèle *finir : fini* qu'on crée à tort (au moins selon l'usage actuel du français) le participe passé *acquéri* aux dépens d'*acquis*.

La quatrième proportionnelle a ses mérites : d'abord, elle est une héritière fidèle de son origine ; deuxièmement, elle est si claire qu'on saisit tout de suite son fonctionnement.

Mais elle donne, en même temps, une vision trop simpliste voire trompeuse de l'analogie. Au premier abord, elle nous donne l'impression que c'est la paire *finir : fini* qui déclenche le processus, mais comment peut-on être sûr que ce n'est pas la paire *garantir : garanti* ? Ou *nourrir : nourri* ? Ou *pourrir : pourri* . . . En fait, c'est l'ensemble des verbes du deuxième groupe qui attirent *acquérir* vers eux ; leur force d'attraction résulte de leur nombre et de leur fréquence d'emploi.

De plus, on ne peut nullement l'employer de manière systématique. Les verbes du deuxième groupe n'attirent évidemment pas certains mots très semblables en apparence, comme *tir, émir* . . . leur force d'attraction se limite à la sphère verbale, la quatrième proportionnelle est donc secondaire par rapport à l'analyse grammaticale :

18)

<i>Radicaux verbaux</i>	<i>Marqueur de l'infinitif</i>
<i>fin-, garant-, nourr- . . .</i>	<i>-ir</i>

Ce constat nous montre que l'analogie morphologique ne fonctionne pas de manière aussi mécanique que la quatrième proportionnelle nous le laissait croire.

[. . .] l'analogie est d'ordre grammatical : elle suppose la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles. [. . .] En résumé, l'analogie, prise en elle-même, n'est qu'un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite. (Saussure 2005 [1916] : 226-228)

Saussure (2005 [1916] : 228) en a donc proposé une autre conception, laquelle est plus analytique : « *On pourrait classer les mots d'après leur capacité relative d'en engendrer d'autres selon qu'ils sont eux-mêmes plus ou moins décomposables.* » Tout en acceptant le conflit entre les 2 conceptions - la quatrième proportionnelle d'un côté, et la conception analytique de l'autre, Saussure (2005 [1916] : 229) les valide toutes les deux :

Si la quatrième proportionnelle est une explication suffisante, à quoi bon l'hypothèse d'une analyse des éléments ? [. . .] Selon la tendance dominante de chaque groupe linguistique, les théoriciens de la grammaire inclineront vers l'une ou l'autre de ces méthodes.

Contrairement à Saussure, Kiparsky (1974 : 259) rejette de manière catégorique la quatrième proportionnelle : « *The problem with any proportional theory of analogy is that it is both too weak and too strong.* » (Ma traduction : « *Le problème avec n'importe quelle théorie proportionnelle de l'analogie est qu'elle*

est à la fois trop faible et trop forte. ») Il a détaillé sa position à l'aide de trois arguments :

Le premier est que la quatrième proportionnelle ne peut pas exclure les proportions absurdes :

$$19) \text{ ear} : \text{hear} = \text{eye} : x$$

$$x = *heye \text{ (au sens de "voir")}$$

$$20) \text{ sister} : \text{sisters} = \text{brother} : x$$

$$x = \text{brothers} \text{ (aux dépens de "brethren")} \quad (\text{Kiparsky 1974 : 259})$$

Comment la quatrième proportionnelle, qui ne requiert qu'une ressemblance quelconque, peut-elle rejeter (19) tout en gardant (20) ? Selon Kiparsky (1974 : 259), « *the relationship between the terms of a proposition is one which corresponds to a grammatical operation which functions or could function in the language at hand* » (ma traduction : « *la relation entre les termes d'une proportion est celle qui correspond à une opération grammaticale qui fonctionne ou pourrait fonctionner dans la langue concernée* »). (19) est rejeté parce qu'il ne correspond à aucune opération grammaticale de l'anglais contemporain, mais (20) est validé parce que la marque de pluriel la plus courante en anglais d'aujourd'hui est le suffixe -s.

La deuxième objection est que « *cases of bona fide analogical change exist for which no proportional representation can be given* » (Kiparsky 1974 : 259) (ma traduction : « *les cas de vrai changement analogique existent pour lesquels aucune*

représentation proportionnelle ne peut être établie »). Les pluriels dit « doublés », qui existent dans les dialectes américains, en sont la preuve :

21) *mouse (sg) - mices (pl)*

foot (sg) - feets (pl)

man (sg) - mens (pl)

(Kiparsky 1974 : 260)

Les 3 exemples ci-dessus montrent la fusion d'une marque de pluriel dit « métaphonique » (type *foot* → *feet*) et d'une marque de pluriel dit « régulier » (le suffixe flexionnel -s). Encore une fois, l'analyse grammaticale est indispensable si on vise une explication adéquate de l'analogie, puisque les marques de pluriel métaphonique requièrent une opération grammaticale particulière ; c'est-à-dire que le locuteur rejette consciemment la marque de pluriel régulier - le suffixe -s.

La quatrième proportionnelle est souvent problématique parce que, précisément, il n'y a que quatre termes - quatre termes concrets sans qu'on y voie une généralisation quelconque. Cela nous donne l'impression que l'analogie fonctionne de manière sporadique ou pointilliste : un processus qui se produit item par item. C'est sur ce point-là que Kiparsky (1974 : 260) lance son dernier argument :

But in reality it is only morphological analogy which is typically sporadic; in the case of syntactic phenomena on the one hand, and purely phonological phenomena on the other, analogical changes proceed typically (though not always) across the board. That is, they do not depend

on this or that lexical item but simply on some configuration of syntactic or phonological elements.

(Ma traduction : « *Mais en réalité ce n'est que l'analogie morphologique qui est typiquement sporadique ; dans le cas des phénomènes syntaxiques d'un côté, et les phénomènes purement phonologiques de l'autre, des changements analogiques procèdent typiquement (mais pas toujours) de façon générale. C'est-à-dire qu'ils ne dépendent pas de tel ou tel item mais simplement des configurations des éléments syntaxiques ou phonologiques.* »)

1.6.2 Complexité morphologique

Dans le courant de *la morphologie naturelle*, Dressler (1985 : 320-331) a classé les phénomènes morphologiques sur une échelle de transparence morphologique. Plus le phénomène est transparent, plus il est naturel. Dans sa classification, le niveau I est considéré comme le plus naturel, et le niveau VIII comme le moins naturel (RP, règle phonologique ; RMP, règle morphophonologique ; RM, règle morphologique ; AA, anglais américain) :

22)

Niveau	Phénomène	Exemple en anglais
I	Les RPs allophoniques intrinsèques	<i>excite + ment</i> <i>excite</i>
II	Les RPs interviennent e.g. la resyllabification	<i>exist + ence</i> <i>exist</i>
III	Les RPs neutralisantes e.g. la consonne battue	<i>rid + er (AA)</i> <i>ride</i>
IV	Les RMPs (pas de fusion) [k] → [s]	<i>electric + ity</i> <i>electric</i>
V	Les RMPs avec fusion	<i>conclusion</i> <i>conclude</i>
VI	Les RMs interviennent e.g. le grand changement vocalique	<i>decision</i> <i>decide</i>
VII	Le remplacement faible (pas de règle)	<i>childr + en</i> <i>child</i>
VIII	Le remplacement fort (pas de règle)	<i>be, am, are, is, was</i>

(Dressler 1985 : 330-331)

À mon avis, cette classification pourrait paraître naturelle à ceux qui cherchent des règles sur la combinaison morphologique, mais pas forcément à ceux

qui acquièrent leur langue maternelle en milieu naturel. Pour s'en rendre compte, il suffit de demander à un locuteur natif du français s'il trouve « il être » est plus naturel que « il est »; bien que « *est* » soit au huitième niveau, considéré comme le moins naturel.

En construisant cette classification, on adopte de manière implicite une conception iconique du langage - celle d'isomorphisme :

A bi-unique correspondence tends to be established between signans and signatum [. . .] both homonymy (one signans, more than one signata) and synonymy (one signatum, more than one signantia) represent exceptions to isomorphism.

Haiman (1980 : 515-516)

(Ma traduction : « Une correspondance bi-unique a tendance à s'établir entre signans [=signifiant] et signatum [=signifié] [. . .] homonymie (un signans, plus qu'un signatum) et synonymie (un signatum, plus qu'un signans²), toutes les deux, représentent des exceptions à l'isomorphisme. »)

L'isomorphisme fonctionne le mieux au niveau I, où le signifié <excite> en anglais ne trouve qu'un signifiant {excite}, à la fois dans le verbe *excite* et dans le nom *excitement*. La correspondance biunivoque s'obscurcit ensuite à cause des modifications phonétiques à la frontière des signifiants. Le signifié <electric> (en tant que morphème, sans être classé selon les parties du discours) correspond aussi bien au signifiant {electri/k/} qu'à {electri/s/} (ce dernier résulte de la suppression

² On a corrigé une erreur dans la source : « more than one signata » aurait dû être « more than one signatum », « more than one signantia » aurait dû être « more than one signans ».

du morphème *-ity* dans le mot *electricity*). L'isomorphisme devient encore plus obscur quand les modifications phonologiques entrent au cœur du morphème ; <decide> flotte entre {dec/aid/} d'un côté, et {dec/ɪʒ/} de l'autre. Au niveau VIII, on ne parle plus d'isomorphisme. Le signifiant {am}, qui correspond au signifié <be + première personne du singulier>, est indécomposable dans la mesure où on n'y trouve ni la forme qui correspond au signifié <be>; ni celle qui marque la première personne du singulier. Cette forme indécomposable relève d'une autre processus du langage qui s'oppose à l'isomorphisme, et qui lui est complémentaire - l'agglutination :

*L'agglutination consiste en ce que deux ou plusieurs termes originellement distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable. [. . .] Ainsi en latin **possum** n'est pas autre chose que la soudure de deux mots **potis sum** « je suis le maître». Saussure (2005 [1916] : 242-244)*

Il ne faut pas considérer l'agglutination comme une défaillance du langage, elle augmente l'efficacité de communication. S'il est possible de faire passer plusieurs idées en un seul mot, pourquoi devoir en ajouter un autre ?

En face de l'agglutination, il ne serait pas judicieux de considérer la morphologie comme l'isomorphisme poussé à l'absolu. L'isomorphisme ne fonctionne que lorsqu'il nous est utile, sinon les locuteurs acceptent, voire adoptent, l'agglutination.

En résumé, la morphologie est complexe parce que deux forces opposées - l'isomorphisme et l'agglutination - y sont présentes.

1.6.3 L'analogie dérivationnelle

Historiquement, la morphologie est divisée en deux sous-catégories - la dérivation et la flexion. Selon *Le Dictionnaire de Linguistique et des Sciences du Langage* (2012 : 136, 204) :

*Pris en un sens large, le terme de **dérivation** peut désigner de façon générale le processus de formation des unités lexicales. [. . .] En grammaire, la **flexion** est un procédé morphologique consistant à pourvoir les racines (verbales, nominales, etc.) d'affixes ou de désinences ; ceux-ci expriment les fonctions syntaxiques (cas), les catégories grammaticales du nombre, du genre, de la personne, ou les catégories sémantiques de l'animé, du comptable, etc., selon les classes de mots déterminées par chaque langue.*

L'analogie dérivationnelle contribue à l'enrichissement du lexique. On ré-emploie les morphèmes existants en se référant à un modèle d'assemblage déjà connu ; le terme « assemblage » est adopté parce que les processus morphologiques en question ressemblent à l'assemblage industriel des pièces de production.

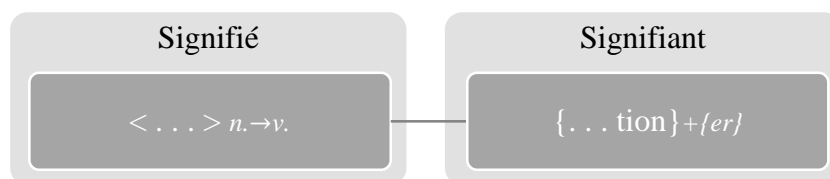
On prendra la création du mot *solutionner* comme exemple. D'abord, des paires de mots semblables entrent dans notre lexique :

23)

Nom	Verbe
<i>action</i>	<i>actionner</i>
<i>sanction</i>	<i>sanctionner</i>
<i>mention</i>	<i>mentionner</i>
...	...

Le corpus dessus se résume à un modèle d'assemblage très concret : au niveau du signifiant, il s'agit de l'ajout du suffixe *-er* (le redoublement de la consonne *n* étant une règle orthographique) ; au niveau du signifié, il s'agit, selon Tournier (1993 : 36-37), du changement de « la forme du signifié », laquelle dépend de « la notion de classe de mots ».

24)

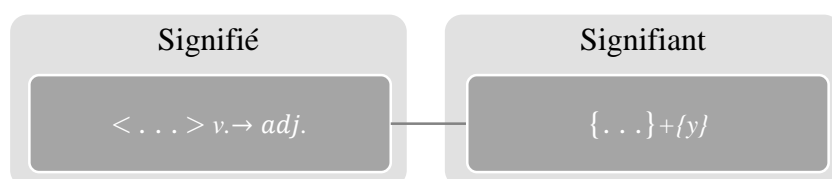


Le nom *solution* s'y prête parfaitement, d'où *solutionner*. Sémantiquement, le mot *solution* fournit la notion de base du verbe analogiquement créé, le marqueur de l'infinitif modifie la forme du signifié déterminée par le modèle d'assemblage.

La dérivation inverse procède d'une logique inversée : au lieu d'ajouter un morphème selon un modèle d'assemblage connu, on retire un morphème présent.

En anglais, certains adjectifs sont formés par l'ajout du suffixe -y à une racine verbale, comme *scare* : *scary*, *smell* : *smelly* (McMahom 1994 : 75). Un modèle d'assemblage est constitué ci-dessus :

25)



L'adjectif *lazy* correspond à ce modèle, et on crée le verbe *to laze* par la transformation inverse :

26) *laze* (v.) ← *lazy* (adj.) (McMahom 1994 : 75)

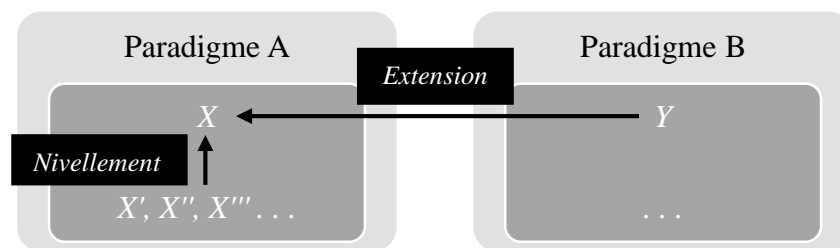
Le modèle d'assemblage pourrait être beaucoup plus compliqué que ceux mentionnés précédemment, toutes les stratégies morphologiques sont permises.

1.6.4 L'analogie flexionnelle

Au lieu d'enrichir le lexique, l'analogie flexionnelle modifie le paradigme flexionnel des mots dits variables. Supposons que l'élément *X* se trouve dans le paradigme *A*. Si l'élément *X* est modifié sous l'influence de l'élément correspondant *Y* qui se trouve dans le paradigme *B*, il s'agit de l'**extension**, parce que le paradigme *B* s'étend partiellement vers le paradigme *A*. Si l'élément *X* est modifié sous l'influence des éléments *X'*, *X''*, *X'''* . . . qui se trouvent aussi dans le

paradigme A, il s'agit du **nivellement**, parce que certaines différences intra-paradigmatiques sont nivelées. Voici le schéma de l'extension et du nivellement :

27)



L'extension relève des tensions inter-paradigmatiques. L'exemple (17) supra en est un exemple, où l'on considère *acquéri* comme le participe passé du verbe *acquérir* sous l'influence des verbes du deuxième groupe.

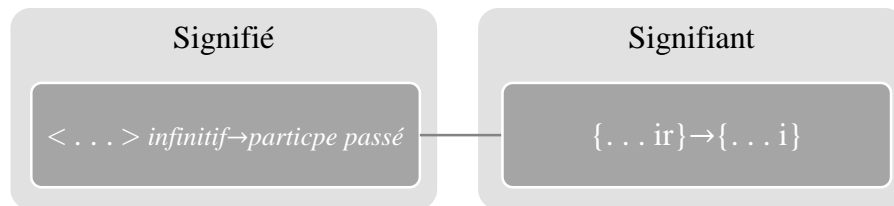
En ce qui concerne le processus, les locuteurs du français apprennent un certains nombres de verbes du deuxième groupe, notamment les verbes les plus courants :

28)

Infinitif	Participe passé
<i>finir</i>	<i>fini</i>
<i>garantir</i>	<i>garanti</i>
<i>nourrir</i>	<i>nourri</i>
...	...

Consciemment ou inconsciemment, un modèle d'assemblage, qui a pour fonction de changer la forme du signifié, se concrétise :

29)



Le verbe *acquérir* s'y prête parfaitement, d'où *acquéri*.

Pris dans la tension inter-paradigmatique, le participe passé *acquis* est sanctionné par les dictionnaires, mais il a en face de lui *acquéri*, issu du modèle d'assemblage soutenu par tous les verbes du deuxième groupe.

Peut-être suis-je en train de chercher une tension là où il n'y en a pas, parce qu'il suffit de dire qu'*acquéri* est agrammatical et qu'*acquis* est grammatical. Cependant en disant cela, on refuse de regarder la langue française telle qu'elle est aujourd'hui ; on refuse d'accepter le fait qu'*acquéri* fourmille dans les réseaux sociaux malgré tous les efforts des écoles ; on refuse d'admettre qu'*acquéri* est conforme à une logique d'évolution linguistique cautionnée par analogie morphologique, à savoir le modèle d'assemblage supra.

Etant donné que l'analogie est souvent considérée comme un processus qui génère de la simplification, peut-on dire que la création d'*acquéri* simplifie la morphologie? Elle a certainement simplifié le processus de création des participes passés en chassant une forme qui est limitée au verbe *quérir* et à ses dérivés ; mais

les participes passés ne constituent pas toute la morphologie. Si on élargit le champ de considération, on aperçoit que le lien entre *acquérir* et *acquisition*, renforcé par *acquis*, est obscurci à cause de la création d'*acquéri*. Donc, cette assertion que l'analogie simplifie la morphologie me paraît excessive et inexacte.

McMahon (1994 : 71-73) a expliqué un phénomène qui manifeste pleinement la puissance de l'extension - la généralisation de -s comme marqueur du pluriel en anglais moderne, dont la réalisation phonétique pourrait être [s], [z], [ɪz] ou [əz].

Le vieil-anglais connaissait plusieurs marqueurs du pluriel ; une situation d'autant plus compliquée que la déclinaison casuelle était préservée. Le nominatif permet de l'illustrer :

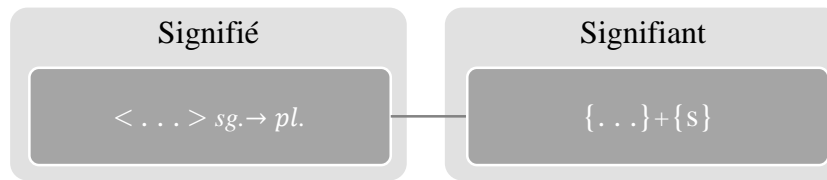
30)

	Singulier	Pluriel
Nom féminin faible	<i>sunne</i>	<i>sunnan</i>
Nom masculin fort	<i>stān</i>	<i>stānas</i>
Nom neutre fort	<i>scip</i>	<i>scipu</i>

McMahon (1994 : 71)

Quelques changements phonétiques se sont produits ultérieurement : d'abord les nasales finales ont été perdues à cause de leur instabilité naturelle ; puis les voyelles se trouvant dans la syllabe finale non-accentuée ont été réduites au schwa /ə/, qui par la suite a disparu. Par conséquent, les noms comme *stān* n'ont gardé que le *s* final comme marque du pluriel. Un modèle d'assemblage en est né :

31)



Ce modèle s'est étendu vers les autres noms de tous les paradigmes flexionnels, c'est-à-dire vers ceux qui n'avaient jamais connu *-s* comme marqueur du pluriel. Cette extension a été d'une telle puissance que *-s* est devenu le marqueur « universel » du pluriel en anglais moderne, à quelques exceptions près - *foot* : *feet*, *child* : *children*, *man* : *men* . . .

Quant au nivellement, il aboutit à la cohérence intra-paradigmatique. Le paradigme n'est autre chose que le modèle d'assemblage, et la cohérence consiste à établir l'isomorphisme.

Le paradigme est appelé déclinaison si on parle de la flexion des noms, des adjectifs, des pronoms et des démonstratifs ; il est appelé conjugaison si on parle de la flexion verbale.

Dresher (2003 : 47) prend comme exemple le changement phonétique nommé *Open Syllable Lengthening* (OSL) qui a eu lieu en moyen-anglais. L'OSL a allongé les voyelles courtes et accentuées qui se trouvaient dans les syllabes ouvertes. En ce qui concerne les noms qui consistaient en une seule syllabe fermée au nominatif et accusatif singulier, et dont le nominatif et accusatif pluriel étaient marqués par l'ajout de la terminaison *-as* au singulier correspondant, l'OSL a alterné la longueur de la voyelle de la racine :

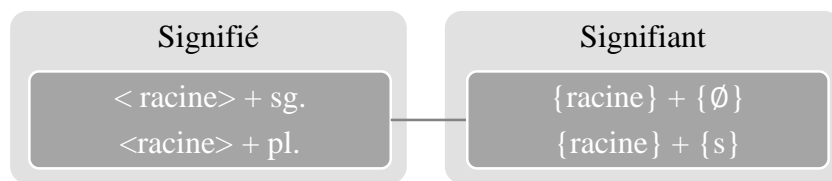
32)

	Nominatif singulier	Nominatif pluriel
Vieil-anglais	<i>hwæl</i>	<i>hwalas</i>
OSL	<i>Non applicable</i>	<i>hwāles</i>
Résultats attendus	<i>hwal</i>	<i>hwāls</i>
Anglais moderne	<i>whale</i>	<i>whales</i>

Dresher (2003 : 51)

L'OSL n'était pas applicable sur *hwæl*, parce que *æ* - suivi de *l* final - se trouvait dans une syllabe fermée. L'ajout de *-as* au pluriel a entraîné la resyllabification, l'OSL est devenu applicable sur le *a* de la racine. C'est la raison pour laquelle on prévoyait une alternance *hwal* - *hwāls*. Voici le modèle d'assemblage présenté ci-dessous :

33)



La racine était réalisée de deux façons différentes : {hwal} au singulier et {hwā} au pluriel. L'isomorphisme était donc touché.

Cette alternance n'a pas pu persister jusqu'à l'anglais moderne, où il ne reste que la seule racine *whale*. Le nivellement a donc eu lieu entre le moyen-anglais et l'anglais moderne, et il a eu pour résultat de restaurer l'isomorphisme.

Dans l'exemple de *whale*, c'est la voyelle longue qui l'emporte sur la voyelle courte, mais le contraire est aussi attesté :

34) Voyelles courtes en anglais moderne : *back, black, shot* . . .

Voyelles longues en anglais moderne : *bead, blade, coal* . . .

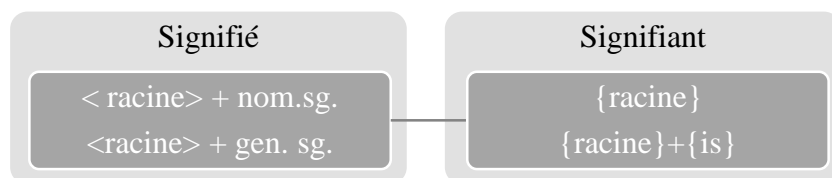
Dresher (2003 : 50)

En général, l'extension et le nivellement ont, tous les deux, pour résultat de restaurer l'isomorphisme. La tendance est que l'extension restaure l'isomorphisme au niveau des affixes - la généralisation de -s comme marqueur du pluriel en anglais moderne ; et le nivellement au niveau des racines - { *whale* } comme unique racine de <whale>. Bien que cette distinction de distribution soit validée dans la plupart des cas, des exceptions existent. Le nominatif singulier *honor* (honneur) en latin en est une. Initialement, la racine était *honōs* (Saussure 2005 [1916] : 221), maintenue à travers toute la déclinaison (seuls le nominatif singulier et le génitif singulier sont mentionnés, la racine des autres cas s'alignait sur celle du génitif singulier.) :

35) *honōs* (nom. sg.) : *honōsis* (gen. sg.)

Ensuite, la rotacisation s'est produite : /s/ intervocalique est devenu /r/. Elle s'est appliquée sur *honōsis*, mais pas sur *honōs*, dont le s n'était pas intervocalique. Si on soumet *honōs* - *honōris* au modèle d'assemblage :

36)



La racine était réalisée de deux façons différentes : {honōs} au nominatif singulier, {honōr} au génitif singulier. L'isomorphisme était donc touché. Puis le nivellement est intervenu : un nouveau nominatif singulier *honōr* a été créé sous la pression intra-paradigmatique. Cependant *honōr* n'était pas la forme qu'on pouvait constater, laquelle était *honor* : il s'agissait de l'effet d'un autre changement phonétique qui raccourcissait la voyelle avant le *r* final (Weijer 1999 : 146). Le bilan de ces évolutions est que l'alternance a changé de localisation et de manifestation (de *s* versus *r*, on est passé à *o* versus *ō*), et que l'isomorphisme n'est pas restauré :

37) *honor* (nom. sg.) : *honōris* (gen. sg.)

Saussure (2005 [1916] : 221-222) a interprété l'apparition de *honor* d'une autre manière. S'agissant de ce qui a suivi la rotacisation, il considérerait que c'était l'extension qui avait créé *honor*, au lieu du nivellement suivi du raccourcissement de la voyelle. Le modèle de *ōrātor* : *ōrātōris* s'est étendu vers *honōs* : *honōris* ; cette extension a réuni la création du *r* final au nominatif singulier, et le raccourcissement de la voyelle avant le *r* final.

Il serait difficile de départager les deux interprétations. Cependant, une position dialectique n'est pas à négliger : le nivellement et l'extension pourraient

avoir contribué, tous les deux, à la création de *honor*. Voici un exemple où l'extension a pour résultat de restaurer l'isomorphisme au niveau des racines.

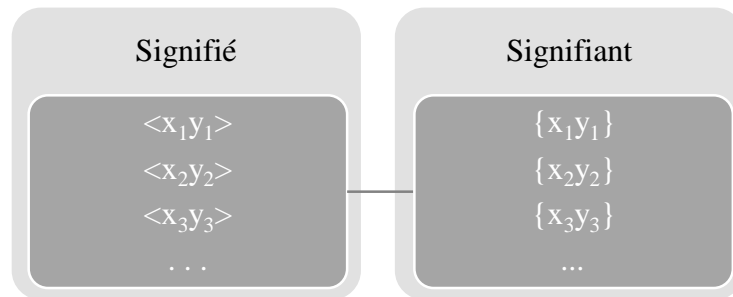
Encore une fois, il ne s'agit pas de pousser l'isomorphisme à l'extrême, et il semble que l'isomorphisme ne fonctionne pas de la même manière dans les deux cas suivants : *un signifié - plusieurs signifiants* d'un côté, *un signifiant - plusieurs signifiés* de l'autre. S'il a surtout pour résultat d'éliminer la relation *un signifié - plusieurs signifiants*, comme les deux exemples ci-dessus, les exemples d'*un signifiant - plusieurs signifiés* sont tellement courants que l'effet de l'isomorphisme semble être très limité : traditionnellement les langues indo-européennes ne distinguent pas le nominatif neutre de l'accusatif neutre, que ce soit au singulier ou au pluriel.

1.6.5 Schématisation de l'analogie morphologique

Revenons sur l'analogie morphologique en général. L'enjeu est d'établir un lien entre une **fusion** de signifiés et une **fusion** de signifiants, de sorte qu'un modèle d'assemblage puisse se construire dessus.

En ce qui concerne le processus, en premier lieu un corpus est construit :

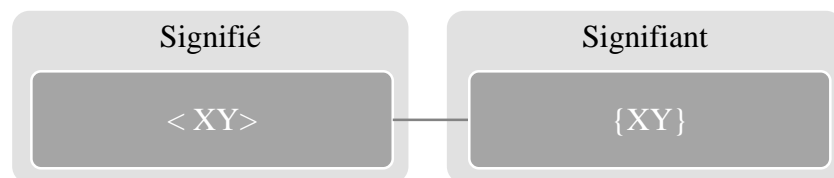
38)



(Certaines simplifications qui ne cachent pas l'essentiel de l'analogie morphologique sont faites dans le schéma ci-dessus : on ne présente qu'un lien entre une combinaison binaire de signifiés et une combinaison binaire de signifiants - $\langle x_1y_2 \rangle$ - $\{x_1y_2\}$, mais la combinaison est le type de fusion le plus simple, de plus, la fusion pourrait concerner plus de deux éléments, comme $\langle x_1y_2z_3. . . \rangle$ - $\{x_1y_2z_3. . .\}$.)

Un processus d'abstraction est ensuite entamé. En analysant les signes correspondants $\langle x_1 \rangle$ - $\{x_1\}$, $\langle x_2 \rangle$ - $\{x_2\}$, $\langle x_2 \rangle$ - $\{x_3\}$. . . , on filtre les points communs, lesquels sont notés comme $\langle X \rangle$ - $\{X\}$. De la même façon $\langle Y \rangle$ - $\{Y\}$ est filtré. Le modèle d'assemblage est donc achevé :

39)



L'analogie s'amorce ensuite : chaque fois que deux éléments conformes au modèle sont identifiés, un troisième se produit naturellement, qu'il soit conforme à

l'usage ou non : $\langle x' \rangle - \{x'\}$ et $\langle y' \rangle - \{y'\}$ produisent $\langle x'y' \rangle - \{xy'\}$, $\langle x' \rangle - \{x'\}$ et $\langle x'y' \rangle - \{x'y'\}$ produisent $\langle y' \rangle - \{y'\}$, et $\langle y' \rangle - \{y'\}$ et $\langle x'y' \rangle - \{x'y'\}$ produisent $\langle x' \rangle - \{x'\}$.

Le résumé des deux exemples cités précédemment montre de manière concrète comment l'analogie fonctionne aussi bien pour la dérivation que pour la dérivation inverse (M. signifie « marqueur ») :

40)

$\langle X \rangle - \{X\}$ $\langle \text{nom} \rangle - \{-\text{tion}\}$	$\langle Y \rangle - \{Y\}$ $\langle \text{M. verbal} \rangle - \{\text{er}\}$		$\langle XY \rangle - \{XY\}$ $\langle \text{verbe} \rangle - \{-\text{tionner}\}$
<i>solution</i>	<i>er</i>	→	<i>solutionner</i>

$\langle Y \rangle - \{Y\}$ $\langle \text{M. adjectival} \rangle - \{y\}$	$\langle XY \rangle - \{XY\}$ $\langle \text{adjectif} \rangle - \{-y\}$		$\langle X \rangle - \{X\}$ $\langle \text{verbe} \rangle - \{\text{sans } y\}$
<i>y</i>	<i>lazy</i>	→	<i>laze</i>

1.7 Typologie de l'analogie

Si l'analogie est une force associative, celle-ci se manifeste à plusieurs niveaux. Quand un signifiant s'associe à un autre signifiant et que son signifié reçoit l'effet de l'association, on parle d'analogie phonétique. Quand un signifié s'associe à un autre signifié et que son signifiant reçoit l'effet de l'association, on parle

d'analogie sémantique. En ce qui concerne l'analogie syntaxique et l'analogie morphologique, il s'agit de la rénovation associative du lien signifiant-signifié, elles se situent donc aux deux niveaux en même temps :

41)

	Signifiant	Signifié
Analogie phonétique	<i>(force associative) active</i>	<i>non-active</i>
Analogie sémantique	<i>non-active</i>	<i>active</i>
Analogie syntaxique	<i>active</i>	<i>active</i>
Analogie morphologique	<i>active</i>	<i>active</i>

Cette analyse de la typologie de l'analogie est pour but d'éviter des confusions entre les différents types de l'analogie. Quand on concentrera sur l'analogie morphologique dans le prochain chapitre, on aura un champ d'étude bien délimité.

Chapitre 2 Les Caractéristiques de l'Analogie Morphologique

Dans ce chapitre, on se concentrera sur l'analogie morphologique. Tout d'abord, on procèdera à la description des caractéristiques de l'analogie en s'appuyant sur une étude concrète des trois paléomorphèmes en anglais *-pone*, *-pound*, *-pose*. Ensuite, la périphérie de l'analogie sera étudiée, et on expliquera pourquoi certains mots résistent bien à l'analogie, comme le verbe « être » en français. Troisièmement, on analysera les six formules analogiques proposées par Kurylowicz pour mieux saisir les implications de l'analogie morphologique dans les changements linguistiques.

2.1 L'analogie, innovatrice et conservatrice

Il est essentiel de distinguer ce qui est analogie morphologique proprement dite de ce qui n'est que la périphérie de celle-ci. Le processus de l'analogie morphologique est terminé dès qu'un nouveau lien sémiologique a été créé analogiquement. Donc, l'analogie morphologique touche à sa fin dès que *solutionner* est créé sur la base de *solution*, ou *laze* sur la base de *lazy*. La suite n'est pas pareille pour les deux produits analogiques : *solutionner*, dès sa création, cherche la place qui est traditionnellement réservée à un autre verbe : *résoudre* ; alors que *laze* se crée une nouvelle place, parce qu'il n'y a pas de synonyme évident.

Dans le dernier cas, on peut parler de création ; est-ce qu'on peut parler de changement dans le premier cas, en disant que *résoudre* se change en *solutionner* ?

Tout dépend du sens que l'on donne à « changer ». Si on l'interprète au niveau du système linguistique tout entier, l'installation d'un nouvel élément *solutionner* change certainement le système, aussi petit que soit le changement. Si on l'interprète au sens strict du terme, « changer » signifie qu'un élément *A* se transforme en *B* ; on est donc amené à dire que *résoudre* se transforme en *solutionner*. C'est une erreur : en disant que *A* se transforme en *B*, on rejette la possibilité que les deux puissent coexister ; c'est bien le cas aujourd'hui, *résoudre* est bel et bien en usage, malgré la création de *solutionner*.

En fait, en considérant l'analogie comme « changement » au sens strict du terme, on fait un raccourci en confondant l'analogie et sa conséquence. En expliquant la création de *honor* à côté de *honōs*, Saussure (2005 [1916] : 224-225) résume ainsi :

*[. . .] au moment où naît **honor**, rien n'est changé puisqu'il ne remplace rien ; la disparition de **honōs** n'est pas davantage un changement, puisque ce phénomène est indépendant du premier. Partout où l'on peut suivre la marche des événements linguistiques, on voit que l'innovation analogique et l'élimination de la forme ancienne sont deux choses distinctes et que nulle part on ne surprend une transformation.*

L'analogie est donc une création plutôt qu'un changement ; peu importe que la création analogique double ou non un élément déjà existant dans la langue.

Quand on regarde les exemples analogiques de près, on s'aperçoit qu'il y a toujours quelque chose de connu, bien que, par exemple, le verbe *solutionner* soit innovateur, en ce qui concerne ses composants, ni *solution* ni *-er* ne semblent étranges à personne. En fait, quand on parle du modèle d'assemblage dans l'étude de l'analogie morphologique, le modèle n'est rien sans le support des éléments existants. L'analogie, qui est intrinsèquement innovatrice, semble être paradoxalement conservatrice.

Contrairement à la force innovatrice, plus la force conservatrice est forte, moins elle est susceptible d'être perçue ; ceci est dû au fait que la conservation crée l'habitude, et souvent on ne se rend pas compte des choses auxquelles on s'est habitué. Qui prête attention au fait que l'objet table s'appelle *table* ? Mais tout le monde en devient conscient si un jour table s'appelle *bleta*.

Si le verbe *conditionner* se maintient dans l'usage, c'est parce qu'il est fondé sur deux composants à la fois présents et analysables en français d'aujourd'hui - *condition* et *-er*. Saussure (2005 [1916] : 235-236) a ainsi explicité l'aspect conservateur de l'analogie :

*La langue est une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe.
[. . .] les formes se maintiennent parce qu'elles sont sans cesse refaites
analogiquement ; un mot est compris à la fois comme unité et comme
syntagme, et il est conservé pour autant que ses éléments ne changent pas.*

Dans la prochaine partie, on montrera l'aspect innovateur et conservateur de l'analogie morphologique de manière concrète en analysant l'évolution des trois paléomorphèmes *-pone*, *-pound* et *-pose* en anglais

2.2 Les paléomorphèmes *-pone*, *-pound* et *-pose*

Tout d'abord, nous construirons un inventaire complet des verbes en anglais construits avec les trois paléomorphèmes *-pone*, *-pound* et *-pose*. Nous retracerons ensuite leur étymologie individuelle, morphème par morphème. Dans une troisième partie, les créations dues à l'analogie seront identifiées. Enfin, nous analyserons les changements linguistiques au sein de l'inventaire que nous avons construit.

2.2.1 Les verbes anglais construits avec *-pone*, *-pound* et *-pose*

Les trois morphèmes sont regroupés parce que leurs origines sont, toutes les trois, une relation étroite avec le morphème latin *pōnere*, qui signifie *poser* en français.

Pour construire l'inventaire, nous avons consulté l'*Oxford English Dictionary*. D'abord, nous avons effectué une recherche automatique. Selon le résultat, il y a 23 entrées de verbes en *-pone*, 13 entrées de verbes en *-pound* et 55

entrées de verbes en **-pose**. Il faut préciser que les mots désuets sont aussi pris en compte, parce qu'ils sont essentiels dans une étude de linguistique diachronique.

Nous avons effectué ensuite un tri manuel, mot par mot. Certaines entrées sont exclues par une des trois raisons suivantes. La première est que le mot a une autre origine, le fait qu'on ait pu le trouver est une simple coïncidence orthographique, par exemple, le mot *i-pone*, qui signifie *to pound*, est d'une autre origine que celle du morphème **-pone** dans cette étude. Deuxièmement, on exclut les mots qui résultent de l'aphérèse à condition que l'aphérèse ne touche pas les trois paléomorphèmes en question, mais seulement les préfixes ; par exemple, *spon*e pour *dispon*e. Troisièmement, quand un mot a une variante secondaire et que cette variation ne concerne que les préfixes, on l'exclut aussi ; par exemple, *suspose* en tant qu'une variation de *suppose*.

Un mot pourrait avoir plusieurs entrées. C'est le cas de *repose* : la première entrée lui donne le sens de « remettre quelque chose à une place particulière », la deuxième « prendre du repos ». Puisque *repose* dans les deux sens est issu de la même origine, on ne le compte qu'une seule fois.

Dans la version finale de l'inventaire, il y a 20 verbes en **-pone**, 8 verbes en **-pound** et 48 verbes en **-pose** (voir Appendice).

2.2.2 Etymologie de *-pone*, *-pound* et *-pose*

Puisque les origines des trois morphèmes ont une relation étroite avec le verbe latin *pōnere* (poser), il est logique de commencer par celui-ci. La conjugaison du verbe *pōnere* est fondée sur trois thèmes : un thème imperfectif *pōn-*, à partir duquel les formes du présent, de l'imparfait et du futur sont construites ; deux thèmes perfectifs *posu-* et *posit-*, à partir desquels les formes du parfait, du plus-que-parfait et du futur antérieur sont construites. C'est la voix qui distingue *posu-* de *posit-*, le premier permet de construire les formes à la voix active, et le second celles à la voix passive.

Pour retracer l'étymologie des trois morphèmes, nous avons consulté trois dictionnaires : *A Comprehensive Etymological Dictionary of the English Language* (Klein : 1967), l'*Oxford English Dictionary* et *The Oxford Dictionary of English Etymology* (Onions : 1966). Sur l'évolution des trois morphèmes en question, ces trois dictionnaires convergent.

La ressemblance de l'orthographe montre que le morphème anglais *-pone* est un héritier assez fidèle du thème imperfectif *pōn-*.

En ce qui concerne le morphème *-pound*, il est essentiel de retracer le changement en trois étapes (l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *expound*, *compound*) : du latin à l'ancien français, de l'ancien français au moyen-anglais et du moyen-anglais à l'anglais moderne. A une première étape, l'infinitif latin *pōnere* s'était transformé en *ponre* en ancien français sous l'effet d'une contraction syllabique. À

côté de *ponre*, l'ancien français connaissait une autre forme infinitive, *pondre*, dont le /d/ s'était développé pour faciliter la transition de /n/ à /r/, c'est donc un /d/ épenthétique. Dans la deuxième étape, le /on/ en ancien français était régulièrement noté comme <oun> en moyen-anglais, comme *dragoun*, *noun*, *soun*. Bien que le /d/ soit déjà attesté en ancien français, la forme courante que le moyen-anglais avait adoptée était *-poune* (le *r* dans *ponre* n'a pas été maintenu car le moyen-anglais adoptait souvent les formes finies des verbes français). C'est en anglais moderne, précisément au seizième siècle, que **-pound** a été adopté aux dépens de *-poune*. Ce changement pourrait être expliqué par deux raisons : la première était une tendance phonétique qui voyait *oun* changer en *ound*, comme *soun* → *sound* ; la deuxième était que **-pound** en tant que participe passé était utilisé fréquemment.

L'origine du morphème **-pose** remonte au grec *παῦσις* (cessation). Celui-ci avait donné *pausare* en latin tardif. En ancien français, *pausare* avait donné *poser*, lequel s'était ensuite substitué à *pondre* comme héritier sémantique de *pōnere*. Aujourd'hui, *pondre* n'est conservé en français que pour le sens « *pondre des œufs* ». Le fait que *poser* fut associé à *pondre* découlait de leur contiguïté formelle et sémantique : sur la forme, la racine de *poser* - *pos* - rappelle les deux thèmes perfectifs *posu-* et *posit-* de *pōnere* en latin ; sur le sens, quand on pose un objet quelque part, celui-ci s'y arrête. Cette association pourrait aussi expliquer le changement de *pausare* en latin tardif à *poser* en ancien français. Dans la mesure où *poser*, qui faisait partie d'un grand groupe de verbes en *-er*, avait réuni les trois thèmes de *pōnere*, il a ensuite remplacé le verbe *pondre* en français. Quant à

l'emprunt de *poser* par l'anglais, *poser*, dont *-er* est le marqueur infinitif, est devenu *pose*.

En résumé, ***-pone*** et ***-pound*** sont deux héritiers directs de *pōnere*. En revanche, ***-pose*** et *pōnere* se sont associés analogiquement par leur ressemblance phonétique et sémantique.

2.2.3 Les effets analogiques et les changements

En suivant la méthodologie adoptée dans le Chapitre 1, on résume l'analogie morphologique par le modèle d'assemblage (*Po* signifie l'ensemble des trois morphèmes : ***-pone***, ***-pound*** et ***-pose***).

1)



Dans ce modèle d'assemblage, il y a deux variantes : *Préfixe* et *Po*. L'inventaire qu'on a construit est le résultat de multiples manipulations du modèle, qu'il s'agisse des manipulations des préfixes ou des trois paléomorphèmes. En fixant *Po* comme *pose*, on peut faire varier *Préfixe* comme *de-*, *dis-*, *pro-* . . . Ou en fixant *Préfixe* comme *com-*, on peut faire varier *Po* comme ***-pone***, ***-pound*** et ***-pose***.

Selon l'*Oxford English Dictionary*, les trois morphèmes sont attestés dès le XIV^{ème} siècle. Le premier verbe attesté en **-pone** est *dispone*, qui fait son entrée dans la langue écrite autour de 1374.

- 2) GEOFFREY CHAUCER *Troilus & Criseyde* iv. 936 (964) « *God seth euery þing..And hem desponeth, þourgh his ordenaunce.* »

(l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *dispone*)

Le premier verbe attesté en **-pound** est *expound*, et son attestation dans la langue écrite date d'avant 1340.

- 3) RICHARD ROLLE *Psalter* Prol., « *In expounynge i fologh haly doctours.* » (l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *expound*)

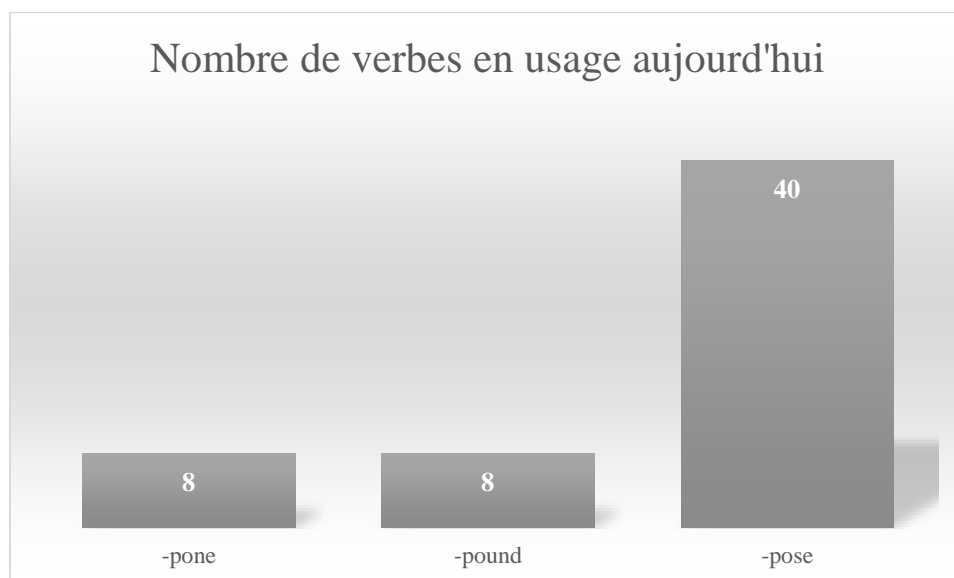
Le premier verbe attesté en **-pose** est *depose*, son attestation dans la langue écrite date d'environ 1300.

- 4) *Kyng Alisaunder* 7822 « *Theo kyng dude him [a justise] anon depose.* » (l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *depose*)

Il faut prendre beaucoup de précautions quand on interprète les dates données par le dictionnaire. Un mot entre en usage avant la première trace qu'on en a aujourd'hui, d'autant plus que les ouvrages antérieurs au XVII^{ème} siècle sont souvent datés de manière approximative. Cependant, puisqu'un très grand corpus a été pris en compte par l'*Oxford English Dictionary*, il est envisageable de dégager les grandes tendances évolutives des trois morphèmes en question.

Tout d'abord, il est intéressant de savoir combien de verbes construits avec chacun des trois morphèmes sont encore en usage aujourd'hui (les mots hors d'usage sont précédés du symbole « + » dans l'*Oxford English Dictionary*).

5)



En théorie, **-pone** et **-pound** sont combinables avec tous les préfixes combinés avec **-pose**, à cause de leur contiguïté sémantique. Cependant le nombre des verbes composés en **-pone** est de 8, dont certains existent principalement en anglais écossais, comme *dispone*, *interpone*, *propone* . . . Il y a aussi 8 verbes en **-pound**, dont la plupart sont dérivés de *compound* ou d'*expound* : *decompound*, *overcompound*, *recompound*, *misexpound*, *reexpound*. Le morphème **-pose** est le morphème le plus « vivant » parmi les trois, *pose* lui-même est un mot très courant aujourd'hui.

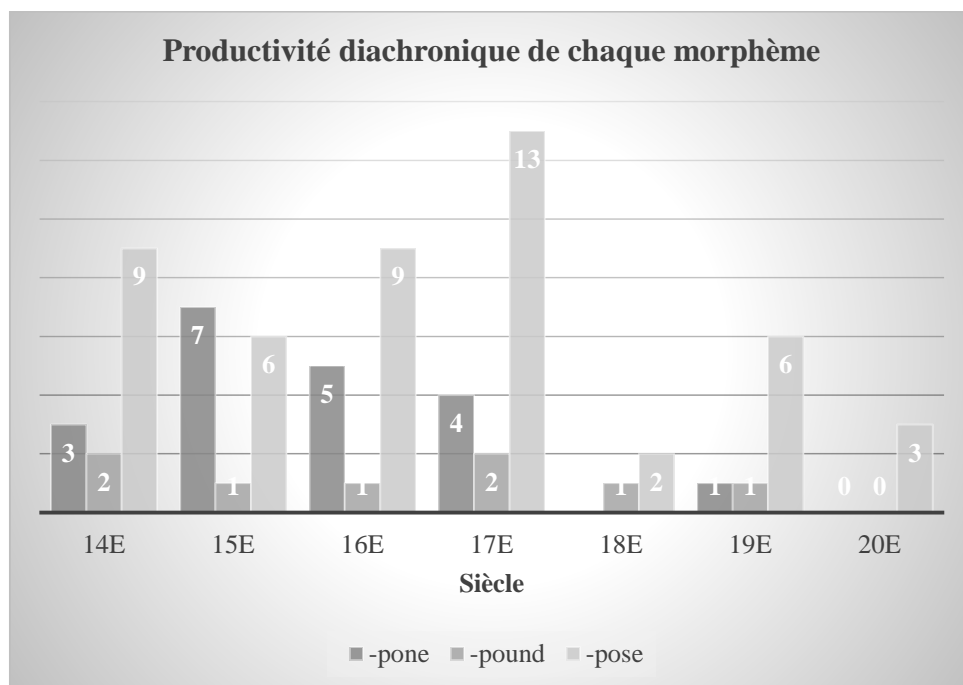
Reprenons les idées de Saussure (2005 [1916] : 226-228, 236) citées précédemment.

L'analogie « suppose la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles. [. . .] En résumé, l'analogie, prise en elle-même, n'est qu'un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite. [. . .] les formes se maintiennent parce qu'elles sont sans cesse refaites analogiquement »

Un locuteur natif de l'anglais connaît le morphème **-pose** et des préfixes courants, il connaît aussi les rapports qui les unissent, de manière consciente ou inconsciente. Cette connaissance lui permet de les distinguer pour les utiliser ensuite. Les verbes en **-pose** se maintiennent en usage parce qu'ils sont sans cesse refaits analogiquement. En revanche, les morphèmes **-pone** et **-pound** échappent à beaucoup de locuteurs natif de l'anglais, ils n'arrivent pas à les distinguer pour les manipuler ensuite. Puisque l'analogie ne peut pas avoir lieu, encore moins être refaite, les verbes en **-pone** et **-pound** ne peuvent pas se maintenir en usage aujourd'hui. Les chiffres dans le tableau ci-dessus vont dans le sens des idées de Saussure.

Si le tableau ci-dessus confirme l'aspect conservateur de l'analogie, une autre tendance confirme l'aspect innovateur de l'analogie : il s'agit de compter combien de verbes construits avec chacun des trois morphèmes ont fait leur entrée en anglais, à l'écrit, à travers les siècles.

6)



Le morphème **-pone** était productif avant le XVIII^{ème} siècle, mais il a perdu sa productivité depuis. Le seul verbe créé après le XVIII^{ème} siècle est *contrapone*, employé dans le domaine de la logique pour signifier « convertir par la contraposition » (l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *contrapone*).

Le morphème **-pound** n'a jamais été vraiment productif. Quand on regarde de près les quatre verbes créés depuis le XVII^{ème} siècle, au lieu de les interpréter comme créations de **-pound**, il est préférable d'y voir la productivité d'*expound* et de *compound* ; puisque les quatre verbes sont *reexpound*, *decompound*, *recompound* et *overcompound*.

Le morphème **-pose** était productif dès le XIV^{ème} siècle et il l'est encore aujourd'hui. *Pose*, en tant que verbe indépendant, était attesté au XIV^{ème} siècle.

La conscience et la compréhension de celui-ci contribuent à productivité du morphème *-pose* à travers le processus de l'analogie. Les idées de Saussure capturent à la fois l'aspect conservateur et l'aspect innovateur de l'analogie.

2.3 La périphérie de l'analogie

Il est temps d'analyser ce qui est la périphérie de l'analogie, en particulier le phénomène de concurrence. Quel est le rôle de *résoudre* à côté de *solutionner* analogiquement créé ? Si *résoudre* reste à l'extérieur de la sphère analogique proprement dite, il tient un rôle important à la fois avant le processus analogique et après.

Si *résoudre* est bien ancré dans notre lexique, à quoi sert d'entamer un processus analogique pour créer *solutionner* qui exprime exactement la même chose ? Donc, en amont, *résoudre* exerce un effet inhibiteur sur la création de *solutionner* ; tant que le premier est bien disponible, nul besoin de chercher consciemment un autre élément pour le doubler.

Une fois *solutionner* créé, *résoudre* ne cède pas tout de suite la place. Si la transparence sémantique facilite la diffusion de *solutionner* ; la stabilité diachronique des langues, c'est-à-dire le maintien des mots déjà existants, contribue à conserver *résoudre*. Donc, en aval, la coexistence s'est produite et la concurrence entre les deux est amorcée. Il est tout à fait inexact que l'analogique prenne

systématiquement le dessus : de nombreuses créations analogiques tombent dans l'oubli.

Entre le mot nouveau, créé par l'analogie, qui chasse définitivement le mot plus ancien, et l'inverse, la coexistence est un phénomène à nuancer. Elle est d'ordre social ou personnel. Si le dictionnaire nous en donne quelques indices, il peut ne pas reconnaître le mot nouveau, lequel reste donc non-souhaitable ; il peut le reconnaître soit à côté du mot plus ancien, soit comme unique entrée. Au niveau individuel, il se peut que le locuteur ne connaisse que l'un des deux, soit le mot nouveau, soit le mot plus ancien. Même s'il les connaît tous les deux, il est possible qu'il ne leur accorde pas la même valeur.

Bien que le mot plus ancien ne soit pas au cœur du processus analogique, son rôle est très important en amont et en aval. Les changements morphologiques vont rarement jusqu'au bout, il reste toujours des mots qui leur résistent. Cette résistance se manifeste soit en amont, par l'effet inhibiteur ; soit en aval, par la concurrence suite à la coexistence.

Si la conjugaison dite « particulière » du verbe *être* en français peut être expliquée par le fait qu'il n'y a pas de modèle analogique évident - il ne ressemble pas aux autres verbes ; son correspondant en italien *essere* échappe à cette explication, parce que les verbes du deuxième groupe sont précisément ceux qui se terminent en *-ere*.

7)

Indicatif Présent		
<i>Essere</i>		Verbes en <i>-ere</i> (<i>prendere</i>)
Italien	Traduction	Italien
<i>(io) sono</i>	<i>je suis</i>	<i>(io) prendo</i>
<i>(tu) sei</i>	<i>tu es</i>	<i>(tu) prendi</i>
<i>(lui) è</i>	<i>il est</i>	<i>(lui) prende</i>
<i>(noi) siamo</i>	<i>nous sommes</i>	<i>(noi) prendiamo</i>
<i>(voi) siete</i>	<i>vous êtes</i>	<i>(voi) prendete</i>
<i>(loro) sono</i>	<i>ils sont</i>	<i>(loro) prendono</i>

Essere résiste aussi bien au nivellement qu’*être*. L’explication, à mon avis, nécessite une analyse à la fois en amont et en aval. En amont, certaines formes du verbe *essere* sont appréhendées très tôt par les enfants natifs, peut-être bien avant que ceux-ci ne puissent conjuguer aisément les verbes. Après que la conjugaison en général est intégrée dans la grammaire de l’enfant, la conjugaison particulière du verbe *essere* a été déjà ancrée dans le lexique, d’autant plus que l’usage la confirme chaque jour. L’effet inhibiteur par rapport au nivellement est immense, puisque les locuteurs connaissent les formes particulières sur le bout des doigts. En aval, si, par hasard, l’analogie avait lieu chez un individu, les nouvelles formes seraient contredites sans cesse par les productions langagières qui entourent cet individu.

En résumé, le « changement analogique » n'est pas analogique au sens strict du terme. De même que la fabrication et la concurrence commerciale ne sont pas la même chose si on suit le parcours d'un produit commercial, de même l'analogie et le changement sont deux processus à ne pas confondre. En revanche, les deux sont étroitement liés, puisque l'analogie fournit des matières premières au changement, et que celui-ci en adopte certaines. L'étude du changement consécutif à l'analogie consiste donc à répondre à la question suivante : pourquoi certaines créations analogiques sont-elles adoptées par la langue, et d'autres non ? Kurylowicz (1949) a essayé d'y répondre.

2.4 Les six formules analogiques de Kurylowicz

Il est curieux que les anglophones parlent de « Kurylowicz's six laws », alors que l'auteur lui-même n'utilise que le mot *formule* tout au long de son article, écrit en français. De plus, son propre commentaire des six formules assume un positionnement beaucoup moins absolu que le mot « law » le laisse entendre :

*Il en est comme de l'eau de pluie qui doit prendre un chemin prévu (gouttière, égouts, conduits) **une fois qu'il pleut**. Mais la pluie n'est pas une nécessité. De même les actions prévues de "l'analogie" ne sont pas des nécessités.*

(Kurylowicz 1949 : 80-81)

2.4.1 La formule II

L'opposition *fondation-fondé* est essentielle à la théorie de Kurylowicz (1949). D'une part, le rapport de la fondation au fondé est celui « du général au spécial », déterminé par « les zones d'emploi respectives » ; d'autre part, il est celui « de la structure à son membre constitutif isofonctionnel ». Cette dichotomie relève d'une vision très générale du système de la langue :

Cette dichotomie correspond aux deux grandes classes de rapports existant dans le système de la langue : les rapports de dérivation et les rapports syntaxiques, c.-à-d. les rapports entre les éléments appartenant à une même classe, et les rapports entre les éléments entrant dans une même structure ; [...]

(Kurylowicz 1949 : 80-81)

Dans le premier cas, celui avec la zone d'emploi plus générale, constitue la fondation, et celui avec la zone d'emploi plus restreinte constitue le fondé. La Formule II explique ainsi la direction du changement.

Formule II

*Les actions dites « analogiques » suivent la direction : formes de fondation
→ formes fondées, dont le rapport découle de leurs sphères d'emploi.*

(Kurylowicz 1949 : 73)

Selon lui, les adjectifs masculins en grec ancien occupent une zone d'emploi plus large que les adjectifs féminins. Quand les adjectifs composés s'accordent avec un nom féminin, ils se déclinent de la même manière qu'avec un nom masculin. De plus, le masculin l'emporte sur le féminin si un adjectif s'accorde avec des noms masculins et féminins en même temps. Donc, le masculin est la fondation et le féminin le fondé, la direction du changement sera *masculin* → *féminin*. En grec ancien, l'adjectif féminin génitif pluriel δικαίων (juste) a suivi analogiquement le schéma d'accentuation de son correspondant masculin, il est devenu δικαίων, au lieu de *δικαιῶν.

Cette formule a été contestée par McMahon (1994 : 77-78) : la dérivation inverse *lazy* → *laze* semble suivre la direction inverse, du fondé à la fondation. Mais la dérivation inverse est-elle pertinente par rapport à la formule ? D'abord, si on interprète la formule littéralement, c'est l'étendue des zones d'emploi respectives qui détermine la fondation et le fondé. L'exemple de *laze* suit la direction *adjectif* → *verbe*. Comme les adjectifs et les verbes ont des zones d'emploi très différentes, il est difficile de dire que la zone d'emploi de l'un est plus large que celle de l'autre. Donc, le contre-exemple de *laze* ne semble pas être pertinent ici. En même temps, Kurylowicz (1949 : 67) a dit clairement que « les dérivés sont fondés sur les

mots-bases », dont l'application donne que *lazy* est fondé sur *laze*. La contestation de McMahon semble être juste puisque c'est *lazy* qui précède *laze*. Mais cette application n'est valable que lorsqu'on a bien défini « dérivé » par rapport à « mot-base ». Pourquoi *lazy* ne peut-il être le mot-base ?

La Formule II semble être trop restreinte. Son application requiert une bonne délimitation de « sphères d'emploi », laquelle est très difficile dans beaucoup de cas.

2.4.2 La formule III

Le deuxième cas de la dichotomie fondation-fondé concerne les rapports de la structure à son membre constitutif isofonctionnel. Il s'agit de la relation entre le paradigme d'un mot dit variable et le thème de celui-ci. Selon Kurylowicz (1949 : 67), « la notion du thème est postérieure aux formes concrètes composant le paradigme ». Ainsi, au lieu de considérer que le génitif singulier *lupi* (loup) en latin est « tiré du thème (de la racine) *lup-* à l'aide de la désinence *-i* », il affirme que « *lup-us, -i, -o, -um, -orum, -is, -os* fondent le thème *lup-* ». La formule III en découle.

Formule III

Une structure consistant en membre constitutif plus membre subordonné forme le fondement du membre constitutif isolé mais isofonctionnel.

(Kurylowicz 1949 : 75)

Cette formule donne une perspective très innovatrice sur le nivellement. Immédiatement après la rotacisation en latin, le paradigme *honōs, honōsis* . . . se transforme en *honōs, honōris* . . . Dans la mesure où le paradigme est le fondement du thème, le changement du paradigme pourrait entraîner le changement du thème. Le « cause à effet » du nivellement est clairement expliqué.

Quand on parle d'« alternance vocalique », on parle du fait que le paradigme ne se conforme pas au thème qui est supposé être unique, en application de l'isomorphisme, comme la conjugaison du verbe *pouvoir* : *je peux, nous pouvons* . . . La Formule III va dans un autre sens : si le thème était fondé sur le paradigme, pourquoi le dernier devrait-il se conformer au premier ? Le paradigme, le fondement, passe le premier. Si on a pu trouver un thème qui est à même de capturer l'essentiel du paradigme, l'apprentissage est facilité ; si un thème satisfaisant fait défaut, le manque de fondé ne saurait invalider le fondement. Dans cette perspective, la raison d'être de l'alternance vocalique est mieux présentée, parce qu'elle est vue comme quelque chose de « naturel », au lieu d'une particularité - un mot qu'on utilise souvent pour qualifier la conjugaison de *pouvoir* (entre autres).

De plus, la Formule III semble être conforme à l'acquisition de la langue maternelle. Quand un petit Français apprend le mot « *est* », est-ce qu'il présuppose immédiatement que celui-ci est issu d'un thème plus général ? En face de *suis, es, est, sommes, êtes, sont*, les Français ont-ils immédiatement besoin de chercher un thème unifiant ?

Mais la Formule III est insatisfaisante sur deux points. Le premier concerne le néologisme. Par exemple, grâce à la performance puissante du joueur suédois *Zlatan Ibrahimović* au club parisien de football qu'il a rejoint en 2012, les français ont créé le verbe *zlataner*, dont le sens, selon *Wiktionnaire* (fr.wiktionary.org/wiki/zlataner), est « agir en situation de suprématie physique, technique ou tactique, dominer un adversaire de manière outrageante ou humiliante » (il est normal qu'on ait pu trouver ce verbe dans un dictionnaire descriptif et populaire comme *Wiktionnaire* au lieu des dictionnaires de référence qui sont très sélectifs en ce qui concerne le néologisme). Or la Formule III nous amène à affirmer que c'est le paradigme du verbe « *zlataner* » qui fonde le thème « *Zlatane* ». Reprenons la phrase de Kurylowicz (1949 : 67) mentionnée dessus : « la notion du thème est postérieure aux formes concrètes composant le paradigme ». Il serait absurde de dire que le nom propre *Zlatane* est postérieur à la conjugaison de « *zlataner* ».

Deuxièmement, l'explosion du lexique, à mon avis, pourrait privilégier le thème par rapport au paradigme, car elle exige une facilité d'apprentissage. Nul besoin de connaître toutes les conjugaisons du verbe « conditionner » pour en tirer

le thème « condition », parce que tout le paradigme en découle systématiquement dès qu'on connaît le dernier. C'est ainsi que le lexique se multiplie.

En résumé, la Formule III capture certains phénomènes de manière très efficace, mais elle est loin d'être universelle.

2.4.3 La formule I

L'opposition fondement-fondé représente non seulement une relation de dépendance, mais aussi la **polarisation** - la distance qui existe entre les deux. C'est sur ce sujet-ci que Kurylowicz avance la formule I.

Formule I

Un morphème biparti tend à s'assimiler un morphème isofonctionnel consistant uniquement en un des deux éléments, c.-à-d. le morphème composé remplace le morphème simple. (Kurylowicz 1949 : 70)

En allemand, certains pluriels, par rapport à leur correspondant singulier, sont marqués par la combinaison d'un suffixe et d'un *umlaut*, comme *Gast* - *Gäste* (*invité*). Par extension, quelques noms qui n'avaient pas l'*umlaut* historiquement ont adopté le morphème biparti pour marquer le pluriel, comme *Baum* - *Bäüme* (*arbre*).

La Formule I, qui est censée expliquer les phénomènes linguistiques en général, semble être contre-intuitive. Continuons avec l'exemple des morphèmes

pluriels composés : ils sont rares et en anglais et en français. En anglais, on peut citer les pluriels doublés dans les dialectes américains, par exemple *foot - feets*. En français, on trouve *monsieur - messieurs*, *madame - mesdames*. Il faut préciser que ce morphème composé en français est surtout sensible à l'écrit ; le suffixe -s ne se prononce pas à l'oral, à moins que le pluriel ne soit suivi immédiatement d'un mot commençant par une voyelle et qu'on s'efforce de produire une liaison tout à fait facultative, par exemple *ces messieurs [za] absents*.

Si les changements privilégient les pluriels doubles aux dépens de leur correspondant simple - selon les exemples donnés par Kurylowicz - alors pourquoi les premiers sont-ils si minoritaires en français et en anglais ? L'explication de Kurylowicz est suivante :

*Il est important de souligner qu'une telle extension du morphème composé ne s'effectue pas d'une façon **nécessaire**. Ce que nous affirmons c'est que dans le cas d'une action "analogique" c'est le morphème composé qui l'emporte et non pas le morphème simple.* - (Kurylowicz 1949 : 70)

Mais même dans les changements consécutifs à l'analogie, les morphèmes composés ne semblent pas prendre toujours le dessus.

Reprenons le changement phonétique dit *Open Syllable Lengthening* mentionné au Chapitre I. En moyen anglais, l'OSL a allongé les voyelles courtes accentuées qui se trouvaient dans les syllabes ouvertes. En ce qui concerne le nominatif singulier *hwal* (whale), son correspondant pluriel serait *hwāles*, selon l'OSL. On pourrait parler ici d'un morphème pluriel biparti : l'alternance

vocalique (l'allongement de la voyelle de la racine) plus le suffixe *-es*. En même temps, le nominatif singulier *stān* (stone), qui était de la même classe que *hwal*, a échappé à l'OSL parce que la voyelle de la racine était déjà longue ; son correspondant pluriel était donc *stānes*.

8)

	Nominatif singulier	Nominatif pluriel
Morphème composé	<i>hwal</i>	<i>hwāles</i>
Morphème simple	<i>stān</i>	<i>stānes</i>

Selon la Formule I, le morphème composé aurait assimilé le morphème simple, et *stān* : *stānes* serait devenu *stan* : *stānes* (dans la mesure où les cas de dérivations inverses sont bien attestés, comme *lazy* → *laze*, il est tout à fait envisageable que l'extension touche aussi bien la forme de singulier, comme *stān*, que la forme de pluriel, comme *Baiime*). Mais ce n'est pas le cas. En anglais moderne, la voyelle de la racine est longue et dans *stone* et dans *stones*. Au contraire, c'est le morphème composé qui est devenu simple à cause du nivellement ; la voyelle de la racine est longue et dans *whale* et dans *whales*.

Donc, même « dans le cas d'une action "analogique" », la généralisation du morphème composé n'est pas systématique. Dans une perspective fonctionnaliste, pourquoi la langue devrait-elle adopter un morphème plus complexe, alors qu'un morphème simple suffit ?

2.4.4 La formule IV

Les trois formules précédentes portent sur la forme. La quatrième porte sur le sens, et elle concerne la différenciation sémantique :

Formule IV

Quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée). (Kurylowicz 1949 : 79)

Selon lui, la différenciation est « *le résultat d'un réarrangement incomplet amenant le scindement d'une forme A en deux formes A' et A* » (Kurylowicz 1949 : 81). Comme on l'a expliqué au début du chapitre, il s'agit d'une interprétation qui confond l'analogie et sa conséquence. Ce n'est pas la forme A qui se scinde en A' et A, c'est A' qui double A. Cette objection sur le scindement à part, la différenciation elle-même est un phénomène essentiel en ce qui concerne la conséquence de l'analogie.

Selon la Formule IV, la direction de la différenciation est claire : la forme nouvelle assume la fonction primaire, la forme ancienne la fonction secondaire. Le cas de *brothers* : *brethren* confirme cette hypothèse. Le pluriel de *brother* était historiquement *brethren* ; *brothers* est créé analogiquement grâce à l'extension du suffixe -s. Aujourd'hui, *brothers* est utilisé systématiquement comme le pluriel de

brother, alors que *brethren* est utilisé pour s'adresser aux « *membres d'une organisation ou un groupe religieux* » (dictionary.cambridge.org : s.v. "brethren").

Mais cette formule est contestée par Kiparsky (1974 : 266-271). À cause de l'extension du marqueur comparatif *-er* en anglais, le mot *badder* est créé. Mais sémantiquement, la forme nouvelle, qui signifie *tougher*, n'assume qu'une fonction secondaire. C'est la forme ancienne *worse* qui continue à assumer la fonction primaire. Voici quelques autres contre-exemples :

- 9) *wolfs* (hommes agressifs) vs. *wolves*
 oxes (personnes stupides) vs. *oxen*
 selves (egos) vs. *selves*
 Mickey Mouses vs. *mice* (Kiparsky 1974 : 266-267)

Pour mieux analyser la Formule IV, il faut d'abord expliciter certains termes. D'abord, que veut dire **forme nouvelle** par rapport à **forme ancienne** ? Ensuite, que veut dire **fonction primaire** par rapport à **fonction secondaire** ?

La première question est d'ordre formel. Imaginons un mot variable *a* : on lui fait subir une modification formelle pour marquer une différence sémantique ; il faut ajouter que cette dernière est grammaticalisée et exploitée systématiquement, par exemple, pour marquer un sens pluriel si *a* est un nom. Si la modification est historiquement attestée mais n'est plus explicable par la grammaire d'une époque donnée, elle crée la forme ancienne *A* ; par exemple, si *a* est *brother*, *brethren* est la forme ancienne. Si la modification est gouvernée par

la grammaire de l'époque de référence, il s'agit de l'analogie et cette modification crée la forme nouvelle A' ; *brothers* est donc forme nouvelle par rapport à *brethren*.

La deuxième question est d'ordre sémantique. Si \bar{A} assume la fonction primaire, la seule différence entre a et \bar{A} est la différence sémantique mentionnée ci-dessus. Si la différence entre a et \bar{A} n'est pas strictement cette différence sémantique, et que \bar{A} modifie le sens de a d'une manière spécifique, \bar{A} assume la fonction secondaire. En résumé :

10) Fonction primaire : $\bar{A} = a + \text{différence grammaticalisée}$

Fonction secondaire : $\bar{A} \neq a + \text{différence grammaticalisée}$

Dans le cas de *brethren* : *brothers*, la différence grammaticalisée est la pluralité :

11) Fonction primaire : *brothers* = *brother* + pluralité

Fonction secondaire : *brethren* \neq *brother* + pluralité

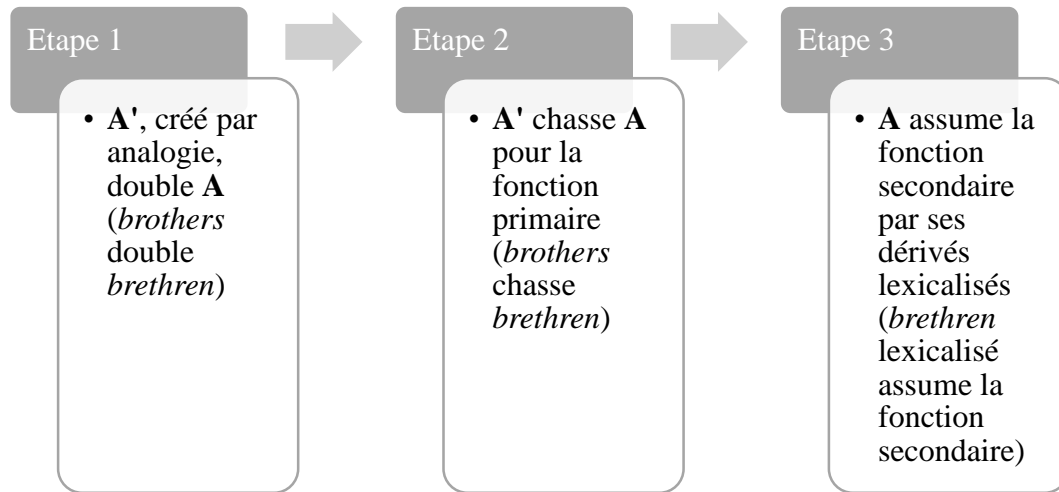
En fait, la fonction secondaire n'est pas autre chose que les dérivés lexicalisés de la fonction primaire. Ces dérivés ajoutent souvent une différence sémantique autre que la différence grammaticalisée, tout en étant sémantiquement contigus à la fonction primaire. Par exemple, *brethren*, en tant que dérivé lexicalisé, ajoute une dimension institutionnelle et religieuse autre que la pluralité, tout en gardant le sens de fraternité.

Selon Kiparsky (1974 : 267-271), les dérivés sont lexicalisés de trois manières. Premièrement, ils pourraient être lexicalisés dans une autre partie du

discours. Le participe passé du verbe anglais *stretch* était *straight*. Dérivant de sa fonction participiale, celui-ci a développé un sens adjectival et il est aujourd'hui lexicalisé en tant qu'adjectif. Deuxièmement, les dérivés pourraient se lexicaliser dans les expressions figées. Par exemple, bien que le participe passé du verbe anglais *melt* ait été régularisé comme *meltd* ; *molten*, qui était historiquement le participe passé de *melt*, continue à exister dans l'expression *molten lava*. Troisièmement, les dérivés sont réservés à un style ou à un usage spécial, tout comme le cas de *brethren*.

Voici une hypothèse sur les dérivés qui est applicable aussi bien aux dérivés morphologiques qu'aux dérivés sémantiques : si la forme nouvelle *A'* chasse la forme ancienne *A* pour la fonction primaire, cela n'empêche pas que les anciens dérivés de cette dernière continuent à exister. Donc, on arrive à la même conclusion de celle de la Formule IV : « *la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire, la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire* ». Mais cette hypothèse n'est pas équivalente à la Formule IV. Pour comprendre la différence, il faut d'abord établir la chaîne de raisonnement de cette formule :

12)



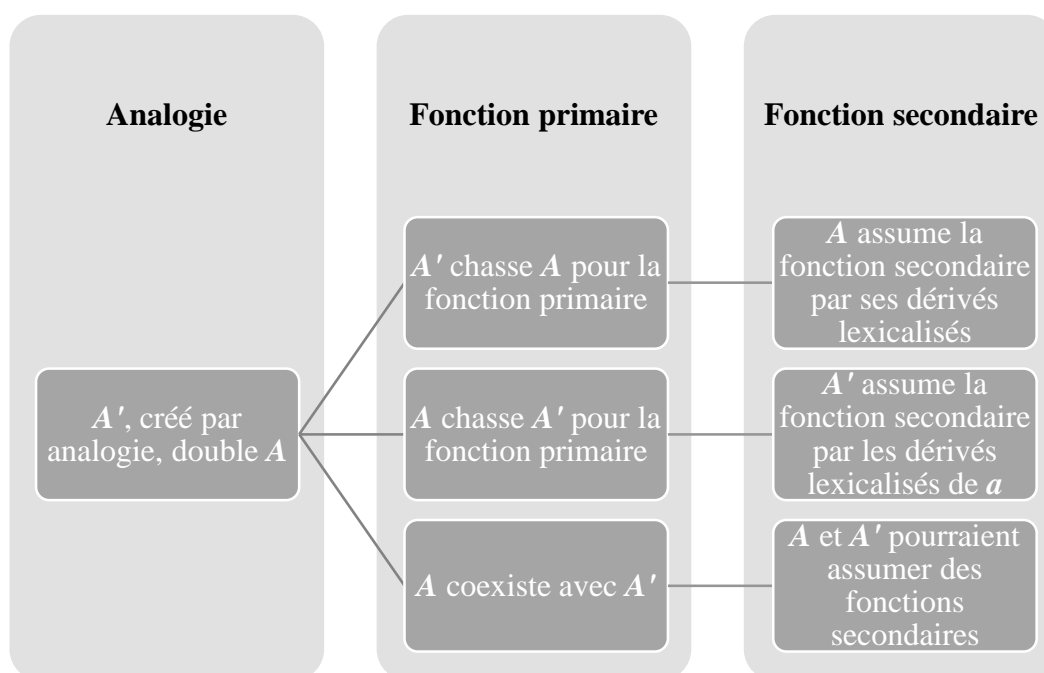
Cette chaîne se lit de manière suivante : le point de départ est l'*étape 1*, qui entraîne, selon une logique de cause-à-effet, l'*étape 2*, qui entraîne, de la même manière, l'*étape 3*. La différence entre la Formule IV et l'hypothèse sur les dérivés réside dans le point de départ : le point de départ de l'hypothèse sur les dérivés est l'*étape 2*. Donc, cette hypothèse assume la relation de cause à effet entre l'*étape 2* et l'*étape 3*, pas entre l'*étape 1* et l'*étape 2*. Une fois la forme nouvelle A' créée analogiquement, on ne peut pas en déduire directement que A' chasse la forme ancienne A, tout comme *badder* n'a pas pu chasser *worse*, et qu'*oxes* n'a pas pu chasser *oxen*. Deux autres scénarios sont à envisager : A coexiste avec A', et A chasse A'. Encore une fois, l'analogie n'est pas le changement. Elle produit A', ensuite la direction du changement lui est étrangère. A' chasse A ou A chasse A' ou il y a coexistence A/A' : tout est possible.

Il est intéressant d'analyser le cas de *worse*. Dans la mesure où *worse* continue à assumer la fonction primaire, comment *badder* a-t-il pu assumer la

fonction secondaire ? Tout commence par le fait que *bad* ait développé le sens « tough ». Ensuite, ce sens particulier pourrait être lexicalisé, de sorte que le dérivé {bad} - <tough> est devenu homonyme de {bad} - <not good>. Puisque deux homonymes ne sont pas obligés de partager le même paradigme flexionnel, le dérivé {bad} - <tough> aurait pu construire son propre paradigme, d'où {badder} - <tougher>.

En résumé, la Formule IV semble prendre un raccourci en assumant que la forme nouvelle *A'* chasse systématiquement la forme ancienne *A*. La chaîne de raisonnement complète, d'après moi, est donnée ci-dessous :

13)



Reprenons les trois paléomorphèmes *-pone*, *-pound* et *-pose* en anglais. Le morphème *-pose* est très productif face aux morphèmes *-pone* et *-pound*, mais encore une fois, les changements morphologiques ne vont jamais jusqu'au bout, et

certaines mots en **-pone** et **-pound** échappent à la généralisation de **-pose**. Il est temps d'analyser la concurrence des trois morphèmes de manière concrète.

Pour bien analyser cette concurrence, il est préférable de vérifier le rôle que les préfixes y jouent ; c'est-à-dire qu'il n'est pas judicieux de comparer *subterpose* avec *postpone*. Le premier est désuet et le second reste encore très courant en anglais contemporain, mais on ne peut pas en tirer la conclusion que **-pose** est moins productif que **-pone**, parce que les deux préfixes jouent un rôle essentiel dans l'obsolescence du premier et la préservation du second, *-post* étant beaucoup plus actif que *-subter* en anglais contemporain. Donc il faut fixer le préfixe pour effectuer une vraie comparaison des trois paléomorphèmes. Seuls trois préfixes sont attestés avec chacun des trois morphèmes en question.

14)

	-pone	-pound	-pose
<i>com-</i>	compone	compound	compose
<i>ex-</i>	expone	expound	expose
<i>pro-</i>	propone	propound	propose

Le préfixe combiné *de-com-* satisfait aussi le critère, il n'est pas pris en compte parce que *decompone*, *decompound* et *decompose* découlent plutôt de la productivité de *compone*, *compound* et *compose* que de celle de **-pone**, **-pound** et **-pose**.

En ce qui concerne les trois verbes en **-pone**, *compone* et *expone* sont désuets, et *propone* reste très marginal. Mais cela semble n'avoir aucune influence sur la préservation de trois autres dérivés apparentés.

15)

<i>com-</i>	compone	component
<i>ex-</i>	expone	exponent
<i>pro-</i>	propone	proponent

En latin le thème imperfectif de *pōnere* est *pōn-*, qui donne **-pone** en anglais ; son thème du participe présent est *pōnent-*, qui assume une fonction nominale ou adjectivale. Donc, en latin, *pōn-* et *pōnent-* faisaient partie de la conjugaison du même verbe *pōnere*. Mais le lien entre les deux morphèmes n'est pas du tout dans la grammaire de l'immense majorité des anglophones (sauf ceux qui ont appris le latin). Alors que les anglophones emploient de plus en plus **-pose** à la place de **-pone**, le statut linguistique de *-ponent* n'est pas pour autant touché. Quand un anglophone dit « compose a poem » au lieu de « compone a poem », il est difficile d'imaginer qu'il remplace en même temps « component » par « composing ».

Cette analyse rejoint l'hypothèse sur les dérivés supra : si **-pose** chasse **-pone** pour la fonction primaire, cela n'empêche pas que les dérivés de cette dernière continuent à exister. Cette fois, il s'agit des dérivés morphologiques, *pone* → *ponent* ; les dérivés sémantiques sont aussi conformes à cette hypothèse. C'est ce qu'on peut constater sur les trois verbes en **-pound**.

Aujourd'hui, *expound* et *propound* se limitent à l'expression de l'exposé des arguments. Pour chacun des deux verbes, le *Cambridge Dictionaries Online* (dictionary.cambridge.org/) ne donne qu'une définition.

16) ***Expound***: *to give a detailed explanation of something* (ma traduction :

« donner une explication détaillée de quelque chose »)

Propound: *to suggest a theory, belief, or opinion for other people to consider* (ma traduction : « soumettre une théorie, une conviction ou une opinion au jugement des autres »)

En revanche, la concurrence entre *compound* et *compose* n'est pas encore départagée. Le *Cambridge Dictionaries Online* donne deux définitions pour le verbe *compound*.

17) ***Compound***

a, to mix two things together (ma traduction : « mélanger deux choses »)

b, to make a problem or difficult situation worse (ma traduction : « faire empirer un problème ou une situation difficile »)

Si la seconde définition est indiscutablement un dérivé sémantique, la première semble assumer la fonction primaire. Cependant, la préservation de *compound* n'est pas un contre-exemple de l'hypothèse sur les dérivés. Premièrement, la combinaison sémantique de *com-* et ***-pound*** est *poser ensemble*, la première définition de *compound* veut dire *mélanger (mix)*. Entre *poser ensemble* et *mélanger*, une différence existe. Deuxièmement, *compound* en tant que nom est encore très courant en anglais aujourd'hui, celui-ci contribue à la préservation de

son homonyme verbal, d'autant plus qu'une définition de *compound* en tant que nom est exactement « *a mixture of two or more different parts or elements* » (le *Cambridge Dictionaries Online*) (ma traduction : « *un mélange de deux parties, ou deux éléments différents, ou plus* »).

En résumé, les changements morphologiques ne vont pas jusqu'au bout, les dérivés des anciens morphèmes peuvent se maintenir en usage, que ce soit les dérivés morphologiques ou sémantiques.

2.4.5 La formule V

Revenons sur les formules de Kurylowicz. La notion de différenciation ne se limite pas au cas où une forme créée analogiquement double une ancienne ; elle est essentielle à toutes les différences dont les langues disposent : la différence de nombre, de cas, de temps, d'aspect, de voix . . . Kurylowicz considère que toutes les différences ne sont pas de la même importance.

Formule V

Pour rétablir une différence d'ordre central la langue abandonne une différence d'ordre plus marginal. (Kurylowicz 1949 : 80)

La preuve qu'il a donnée concerne les langues romanes. En latin, la déclinaison de *panis* (pain) était la suivante :

18)

	Singulier	Pluriel
Nominatif	<i>panĭs</i>	<i>panēs</i>
Accusatif	<i>panem</i>	<i>panēs</i>

En roman occidental, la nasale a disparu, ĭ et ē se sont, tous les deux, transformés en e (API [e]). La déclinaison de *panis*, par conséquent, en a été altérée.

19)

	Singulier	Pluriel
Nominatif	<i>panes</i>	<i>panes</i>
Accusatif	<i>pane</i>	<i>panes</i>

Ensuite, le nominatif du singulier est refait sur le modèle des accusatifs de sorte que les deux cas se sont confondus.

20)

	Singulier	Pluriel
Nominatif	<i>pane</i>	<i>panes</i>
Accusatif	<i>pane</i>	<i>panes</i>

Selon lui, la reconstruction est due à la Formule V.

La coïncidence phonétique entre le nom. sing. et le nom. plur. [tableau 9] abolit une distinction sémantique, celle du nombre. Cette distinction est restituée [tableau 10] aux frais de la distinction des cas, laquelle, étant syntaxique, occupe une position plus marginale que la distinction des nombres. (Kurylowicz 1949 : 79-80)

Cette explication semble problématique. D'abord, il n'est pas du tout évident que la distinction syntaxique soit marginale par rapport à la distinction sémantique. Même si c'était le cas, on pourrait trouver un contre-exemple. Dans la mesure où la priorité entre les distinctions pourrait changer d'une famille de langues à l'autre, restons dans les langues romanes. De plus, on traite ici encore la distinction de nombre d'un côté, celle de cas de l'autre. Il s'agit de l'évolution du pronom relatif du latin au français.

Puisque le genre n'est pas pertinent dans cette discussion, seules les formes masculines (le genre non-marqué) sont prises pour démonstration. On ne présente que le nominatif et l'accusatif parce que les deux suffisent à montrer la contradiction. Voici la déclinaison simplifiée du pronom relatif en latin :

21)

	Singulier	Pluriel
Nominatif masculin	<i>qui</i>	<i>qui</i>
Accusatif masculin	<i>quem</i>	<i>quos</i>

On se retrouve dans une situation fort semblable au cas de *panis*. Suivant l'esprit de la Formule V, on s'attend à ce que les nominatifs se refassent sur le modèle des accusatifs pour rétablir la distinction de nombre aux dépens de celle de cas, puisque la seconde est marginale par rapport à la première, d'après Kurylowicz. Mais le français moderne montre le contraire ; la distinction de nombre est abolie au profit de celle de cas :

22)

	Singulier	Pluriel
Nominatif	<i>qui</i>	<i>qui</i>
Accusatif	<i>que</i>	<i>que</i>

Ce n'est pas un cas isolé. En anglais, les pronoms personnels *who*, *whom*, *whose* alternent en fonction des cas, et sont tout à fait indifférenciés dans le marquage du nombre.

Il est vrai que les pronoms relatifs ont un statut particulier en français et en anglais d'aujourd'hui. Les fonctions casuelles sont, dans la plupart des cas, assumées par l'ordre des mots, mais les pronoms relatifs se trouvent impérativement en position initiale, qu'ils occupent la fonction de sujet ou de complément d'objet dans cette subordonnée. Dans ce cas, un marqueur casuel explicite est souhaitable, sinon obligatoire (en anglais, *which* occupe indifféremment la fonction de sujet et de complément d'objet dans la subordonnée). En revanche, la distinction du nombre n'est pas si importante parce

qu'elle est déjà marquée sur l'antécédent : dans la phrase « *les rues que vous connaissez* », le pluriel est marqué sur « *les rues* ».

Mais le statut particulier des pronoms relatifs n'invalide pas pour autant le contre-exemple, puisque il s'agit bel et bien du fait qu'une différence dite « d'ordre marginal » l'emporte sur une dite « d'ordre central ».

2.4.6 La formule VI

Les cinq premières formules sont internes, c'est-à-dire « à l'intérieur du système grammatical » (Kurylowicz 1949 : 85). Il faut que les facteurs sociaux aussi soient pris en compte :

Formule VI

Le premier et le second terme d'une proportion appartiennent à l'origine à des systèmes différents : l'un appartient au parler imité, l'autre, au parler imitant. (Kurylowicz 1949 : 85)

La polarisation *parler imité : parler imitant*, selon les termes employés par Kurylowicz, est une application spécifique de la polarisation *fondement : fondé* (Kurylowicz adopte le terme *fondement* aux dépens de *fondation* parce qu'il s'agit cette fois de l'opposition inter-dialectale au lieu de l'opposition intra-dialectale). Dans les cinq premières formules, la fondation et le fondé sont dans un seul parler.

Cette fois, le fondé se trouve dans un autre dialecte que celui qui donne le fondement, bien que les deux dialectes soient apparentés.

L'exemple que Kurylowicz donne concerne les territoires de transition entre l'alémanique et le franconien. La conjugaison de « *gebet* » en alémanique a influencé celle de « *geben* » en franconien :

23)

		1 per. pl.	2 per. pl.	3 per. pl.
Fondement	Alémanique	<i>gebet</i>	<i>gebet</i>	<i>gebet</i>
	Franconien	<i>geben</i>	<i>gebet</i>	<i>geben</i>
Fondé	Transition	<i>geben</i>	<i>geben</i>	<i>geben</i>

(Kurylowicz 1949 : 85)

La Formule VI raisonne dans le cadre de la formule analogique de la quatrième proportionnelle :

24) ***Terme 1*** (*Parler imité*) : ***Terme 2*** (*Parler imitant*)

= ***Terme 3*** (*Parler imité*) : ***x*** (*Parler imitant*)

(Kurylowicz 1949 : 85)

Geben, en tant que deuxième personne pluriel sur les territoires de transition, est construit de la manière suivante :

- 25) **gebet** (alémanique 1 et 3 per.pl.) : **geben** (transition 1 et 3 per.pl.)
 = **gebet** (alémanique 2 per.pl.) : **x** (transition 2 per.pl.)

Etant donné les défauts de la quatrième proportionnelle (Chapitre 1), peut-être peut-on raisonner de manière différente : le nivellement des termes de fondement produit le même effet sur les termes de fondé.

L'influence inter-dialectale est un phénomène fondamental du changement linguistique. Mais la notion de *parler imité* et celle de *parler imitant* restent encore très floues. De plus, la Formule VI semble exclure l'influence dans les deux sens.

En résumé, les six formules de Kurylowicz donnent des perspectives innovatrices sur les changements consécutifs à l'analogie. Mais toutes les formules peuvent être invalidées par des contre-exemples.

2.5 L'analogie et les changements morphologiques

Les changements morphologiques ne sont pas aléatoires. Les termes les plus utilisés résistent bien au changement et ils servent souvent de modèle, modèle selon lequel de nouveaux termes sont créés analogiquement pour remplacer ou refaire les termes moins utilisés. Il s'agit de conserver et ré-employer ce qui nous est familier.

Même si la fréquence d'emploi joue un rôle essentiel sur les changements morphologiques, une interprétation absolue de la fréquence est à rejeter. D'abord,

la continuité diachronique des langues et l'intercompréhension dans une communauté donnée exigent une relative stabilité ; on ne peut pas refaire les langues de manière significative à tout moment. Deuxièmement, la compétence cognitive de l'être humain est à même de retenir et de manipuler un volume lexical très large ainsi que des opérations grammaticales très variées ; il n'est pas nécessaire de réduire la complexité des langues à tout prix. Troisièmement, même si un terme plus utilisé chasse un autre moins utilisé, le processus est rarement complet ; les dérivés lexicalisés du dernier persistent. Ces dérivés contribuent ainsi à la richesse lexicale de la langue qui les répertorie.

Chapitre 3 Conclusion

L'analogie, en tant que force associative, pourrait se produire à plusieurs niveaux - l'association de formes, l'association de sens et l'association entre la forme et le sens - il est donc essentiel de l'analyser dans le cadre de la **sémiologie**, et de travailler sur la base d'une distinction entre le signifiant et le signifié. Si l'association se produit au niveau du signifiant, on parle d'analogie phonétique. Si elle se produit au niveau du signifié, on parle d'analogie sémantique. Si on associe un signifiant à un signifié, c'est-à-dire si l'analogie se situe aux deux niveaux en même temps, on parle d'analogie syntaxique ou morphologique. L'analogie morphologique se résume par les modèles d'assemblage. Que ce soit la morphologie dérivationnelle ou flexionnelle, les modèles d'assemblage, tirés des corpus existants, se propagent vers des constructions similaires.

L'analogie est à la fois **conservatrice** et **innovatrice**, puisqu'elle consiste à ré-employer ce qui nous est familier (conservatrice) pour fabriquer ce qui est nouveau (innovatrice). L'analogie n'est pas le changement au sens strict du terme. Pour bien analyser le second, il est nécessaire d'explicitier la périphérie de la première. En amont, les termes courants exercent un effet inhibiteur sur la création de ceux qui pourraient venir les doubler. En aval, certains termes maintiennent une relation de coexistence avec leurs concurrents, tandis que d'autres les chassent.

Quand un terme en remplace un autre pour la fonction primaire, le remplacement est rarement complet, les **dérivés** du dernier continuent d'exister et

d'assumer les fonctions secondaires. Il est rare que les changements morphologiques consécutifs à l'analogie aillent jusqu'à leur terme.

Appendice : Inventaire complet des verbes construits avec *-pone*, *-pound* et *-pose* en anglais

	<i>-pone</i>	<i>-pound</i>	<i>-pose</i>
Ø			pose
<i>ante-</i>	anteponer		
<i>anti-</i>			antipose
<i>ad-</i>			appose
<i>a-pur-</i>			appurpose
<i>circum-</i>			circumpose
<i>com-</i>	componer	compound	compose
<i>con-dis-</i>			condispose
<i>contra-</i>	contraponer		contrapose
<i>counter-</i>	counterponer		counterpose
<i>de-com-</i>	decomponer	decompound	decompose
<i>de-</i>	deponer		depose
<i>dis-com-</i>			discompose
<i>dis-</i>	disponer		dispose
<i>dis-pur-</i>			dispurpose
<i>ex-</i>	exponer	expound	expose
<i>extra-</i>			extrapose
<i>im-</i>	imponer		impose
<i>in-dis-</i>			indispose
<i>inter-</i>	interponer		interpose
<i>justa-</i>			justapose
<i>mis-ex-</i>		misexpound	
<i>ob-</i>	opponer		oppose
<i>over-com-</i>		overcompound	
<i>over-ex-</i>			overexpose

	<i>-pone</i>	<i>-pound</i>	<i>-pose</i>
<i>photo-com-</i>			photocompose
<i>post-</i>	postpone		postpose
<i>pre-com-</i>			precompose
<i>pre-de-</i>			predepose
<i>pre-dis-</i>			predispose
<i>pre-ex-</i>			preexpose
<i>pre-</i>	prepone		prepose
<i>pre-sub-</i>	pressuppose		pressuppose
<i>pro-</i>	propone	propound	propose
<i>pur-</i>			purpose
<i>re-ad-</i>			reappose
<i>re-com-</i>		recompound	recompose
<i>re-dis-</i>	redispone		redispose
<i>re-ex-</i>		reexpound	
<i>re-im-</i>			reimpose
<i>re-ob-</i>			reoppose
<i>re-</i>	repon		repose
<i>re-pur-</i>			repurpose
<i>se-</i>	sepon		sepose
<i>sub-im-</i>			subimpose
<i>subter-</i>			subterpose
<i>super-ex-</i>	superexpone		
<i>super-im-</i>			superimpose
<i>super-</i>			superpose
<i>sub-</i>	suppone		suppose
<i>trans-</i>			transpose
<i>under-ex-</i>			underexpose
<i>un-dis-</i>			undispose

Bibliographie

Albright, Adam. 2008. *“Explaining Universal Tendencies and Language Particulars in Analogical Change”*. Dans *“Language Universals and Language Change”*. Oxford : Oxford University Press.

Anttila, Raimo. 1977. *“Analogy”*. The Hague : Mouton.

Dresher, B. Elan. 2003. *“Analogical Levelling of Vowel Length in West Germanic”*. Dans *“Analogy, Levelling, Markedness”*. Berlin ; New York : M. de Gruyter. 47-70.

Dressler, Wolfgang, U. 1985. *“On the Predictiveness of Natural Morphology”*. Dans *“Journal of Linguistics”*, Vol. 21, No. 2, 321-337.

Haiman, John. 1980. *“The Iconicity of Grammar: Isomorphism and Motivation”*. Dans *“Language”*, Vol. 56, No. 3, 515-540.

Hogg, Richard, M. 1979. *“Analogy and Phonology”*. Dans *“Journal of Linguistics”*, Vol. 15, No. 1, 55-85.

Kiparsky, Paul. 1974. *“Remarks on Analogical Change”*. Dans *“Historical Linguistics: Proceedings of the First International Conference on Historical Linguistics”*, Edinburgh, 1973, édité par John M. Anderson et Charles Jones. Amsterdam : North Holland, ii.257-275.

Kroesch, Samuel. 1926. *“Analogy as a Factor in Semantic Change”*. In *“Language”*, Vol. 2, No. 1, 35-45.

Kuryłowicz, Jerzy. 1949. *“La nature des procès dits « analogiques »”*. Dans *“Esquisses linguistiques I”* (1973). München : W. Fink. 66-86.

Lahiri, Aditi. 2003. *“Analogy, Levelling, Markedness”*. Berlin ; New York : M. de Gruyter. 1-14.

Manczak, Witold. 1958. *“Tendances générales des changements analogiques”*. Dans *“Lingua 7”*, 298-325.

Manczak, Witold. 1963. *“Tendances générales du développement morphologique”*. Dans *“Lingua 12”* (1963), 19-38.

McMahon, April. M. S. 1994. *“Understanding Language Change”*. Cambridge : Cambridge University Press.

Saussure, Ferdinand de. 2005 [1916]. *“Cours de linguistique générale”*. Paris : Payot.

Tournier, Jean. 1993. *“Précis de lexicologie anglaise”*. Paris : Nathan.

Vincent, Nigel. 1974. "Analogy Reconsidered". Dans "Historical Linguistics: Proceedings of the First International Conference on Historical Linguistics", Edinburgh, 1973, édité par John M. Anderson et Charles Jones. Amsterdam : North Holland, ii.427-445.

Wanner, Dieter. 2006. "The Power of Analogy". Berlin; New York : Mouton de Gruyter.

Weijer, J.M. van de. 1999. "Analogical Change in Optimality Theory". Dans "Nihon On'inron Gakkai [La Société Phonologique du Japon] On'in Kenkyu [Etudes Phonologiques] 2". Kaitakusha, Tokyo. 145-52.

Dictionnaires Consultés

Bailly, Anatole. 2000. "Le grand Bailly dictionnaire grec-français". Paris : Hachette.

"Cambridge Dictionaries Online" (dictionary.cambridge.org/). Cambridge : Cambridge University Press.

Gaffiot, Félix. 2000. "Le grand Gaffiot dictionnaire latin-français". Paris : Hachette.

Klein, Ernest. 1967. "A Comprehensive Etymological Dictionary of the English Language". Amsterdam : Elsevier.

"Larousse dictionnaires de français" (www.larousse.fr/dictionnaires/francais). Paris : Larousse.

Dubois, Jean. Giacomo, Mathée. Guespin, Louis. et al. "Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage (2012)". Paris : Larousse.

Onions, C., T. 1966. "The Oxford Dictionary of English Etymology". London : Oxford University press.

"Oxford English Dictionary". London : Oxford University press.